

La direttissima du 150^e

Journal de Pierre Angleys

« La direttissima » de Chambéry à Turin en Août 2010

*Randonnée d'une famille savoyarde
en souvenir de l'annexion de la Savoie à la France, 150 ans plus tôt*

Vendredi 6 Août : Chambéry – Chignin – 15 km - Dénivelé 329 m

Départ en voiture en fin de matinée depuis le château de mon frère François Angleys à Tournon pour la maison d'Agnès Angleys, ma mère, à Chignin. C'est Sylvie, épouse de Jean, qui sera notre chauffeur jusqu'au point de départ à Chambéry. Nous laissons à Chignin un certain nombre d'affaires qui ne nous seront pas utiles pour la 1^{ère} étape Chambéry - Chignin.

Au moment de quitter la maison, nous rencontrons le voisin vigneron, Jean-Pierre Quénard, en train de désherber sa nouvelle vigne de roussanne, le cépage essentiel à la fabrication du Chignin-Bergeron (A.O.C.). C'est dans son caveau que j'ai vu le mois dernier cette prière du Savoyard :

*« Mon Dieu, donnez-moi de la santé pour longtemps,
De l'amour de temps en temps,
Du boulot pas souvent,
Mais du Chignin tout le temps ! »*

M. Quénard est heureux, comme nous, que le temps revienne au beau après la grosse pluie des dernières 24 heures. « Il faudrait de la chaleur pour les grappes maintenant, nous dit-il ». Nous n'osons lui dire que nous n'en préférons pas trop pour notre randonnée estivale.

Nous partons pour Chambéry et nous nous garons près de la fontaine des Éléphants, déjeunons de quiches et de crêpes - très quelconques, hélas – à la terrasse du bar du Théâtre Charles Dullin, réplique de la Scala de Milan, puis chargeons nos sacs sur nos épaules pour remonter l'avenue de Boigne, admirer la Place Saint-Léger, et parcourir le Passage Henry Planche avec ses façades d'hôtels particuliers remontant au XV^e siècle.

Arrivés Place du Château, séance de photos obligatoire devant la statue des frères Joseph et Xavier de Maistre élevée en 1898, puis visite de l'exposition en honneur du 150^e anniversaire de l'annexion dans le passage du Château des Ducs. On y trouve les affiches de propagande concernant l'annexion. Nous y remarquons aussi un portrait de Victor-Emmanuel II qui ressemble plus à un gnome déguisé qu'à un souverain. Nous apprendrons plus tard pourquoi...

Puis, vers 15 h, au revoir, chère Sylvie ... nous voilà partis à pied en direction de Chignin, notre première étape ! Nous monterons depuis l'altitude de 275 m à celle de 430 m. Ce sera une bonne mise en jambes !

Nous longeons le Carré Curial, puis (à 2 km) le Château de Buisson Rond qui avait été restauré en 1802 par le général de Boigne et qui est maintenant la

La direttissima du 150^e

mairie de Chambéry. Les aventures du chambérien Benoît Leborgne (1751-1830), qui fit fortune au service du Maharadjah de Sindhia en organisant son armée de Mahrattes et revint la dépenser en faisant le bien à Chambéry après avoir changé son nom en « de Boigne », valent la peine d'être lues. Il reçut le titre de comte de la part du souverain sarde. Après avoir répudié sa première femme, la Begum Bennet, il épousa une jeune aristocrate française réfugiée en Angleterre, Adèle d'Osmond, mais la différence d'âge ne convint pas et ils se séparèrent. Les mémoires de la comtesse de Boigne racontent cet échec.

C'est depuis le parc de Buisson Rond (qui était encore propriété des Millet d'Arvillars) que Xavier de Maistre s'envola en ballon le 6 mai 1784. Il fut, avec l'ingénieur Brun qui l'accompagnait, le premier ascensionniste savoyard, moins d'un an après le français Jean François Pilâtre de Rozier. La « machine aérostatique » s'éleva dans les airs et domina bientôt les cimes du Nivolet (1547 m) et du Granier (1958 m). Les héroïques aéronautes firent des observations, mais bientôt ils cassèrent leur baromètre. Dans leur précipitation à entretenir le feu, ils perdirent plusieurs fagots. Bientôt le combustible allait manquer ...

« Furieux, nous dit Maistre – dans sa relation de l'expérience aérostatique de Chambéry – de se voir forcés de toucher terre avec un ballon parfaitement sain, les voyageurs brûlèrent tout ce qui pouvait brûler. Ils avaient une quantité considérable de boules de papier imbibé d'huile, beaucoup d'esprit-de-vin, des chiffons, un grand nombre d'éponges, deux corbeilles contenant le papier : tout fut jeté dans le foyer. Cependant le ballon ne put se soutenir en l'air au delà de vingt-cinq minutes et il alla tomber à la tête des marais de Challes, à une demi-lieue en droite ligne de l'endroit du départ. »

Après avoir évoqué cette ascension historique, nous remontons jusqu'au cimetière de Barberaz, où je paye mes respects à mes ancêtres Angleys enterrés là : Jean-Marie, 1er baron Angleys (1813-1886) ; sa première épouse, Louise Avet, puis Césarine de Montbel qu'il épousa après 4 ans de veuvage ; ses fils Paul et Ferdinand, sa belle-fille Ursule Novel, mon arrière grand-mère dont je suis en train de faire paraître la correspondance. Autres noms Angleys : Élisabeth (Lisette), qui mourut à 20 ans de la grippe espagnole, Hippolyte et son épouse Yvonne de Soras, et leurs enfants, Bruno, Yves, Max, Jean-Pierre.

Nous passons (km 3 ; altitude 314 m) devant l'ancienne maison Angleys, la Villa Vermont, entre le cimetière et l'église. C'est Jean-Marie Angleys qui l'avait fait construire après son mariage en 1842 avec la fille de Hyacinthe Avet, Ministre des Grâces et de Justice de sa majesté le roi de Sardaigne. Dans le parc, un beau daim mâle couché dans l'herbe nous regarde avec sérénité : « Passez, fiers marcheurs, la maison n'est plus vôtre mais est restée paisible ! »

Nous remontons (km 4 ; alt. 380 m) au dessus de La Villette, où mon père Maurice fit une partie de ses études, puis gagnons Saint-Baldoph (km 6 ; 358 m), Apremont (km 10 ; alt. 310 m) et tournons vers Myans (km 12,5 ; alt. 332 m). Vers le sud, la face rocheuse du Granier éclairée par le soleil de l'après-midi se détache avec grande netteté. On voit bien l'échancrure causée par l'éboulement de la montagne lors d'un tremblement de terre le 24 novembre 1248. La chapelle de Myans fut épargnée, d'où la vénération de la Vierge Noire qui s'y trouve et qui en fait un lieu de pèlerinage.

La direttissima du 150^e

À Saint-Baldoph, Jean et Étienne achètent un écusson savoyard à coller sur leur sac. Étienne a du mal à coller cet autocollant sur la toile du sac, et découvre qu'il tient mieux affiché sur son t-shirt, alors pourquoi pas ? À Myans, une messe va commencer au sanctuaire, nous empêchant de faire une visite détaillée des lieux. Nous nous consolons en buvant un coup à l'auberge en face !

Reprise du trajet droit vers les tours de Chignin. Traversant la départementale (km 13 ; alt. 315 m), Jean reçoit sur son téléphone portable un appel d'Alain de Maistre, chef de famille, qui aurait bien voulu s'associer à nous. Montée par l'ancien chemin en zigzag jusqu'à la Biguerne (km 14 ; alt. 404 m), ou clos Saint-Anthelme. J'indique à mes compagnons que Jean-Marie Angleys fut également un temps propriétaire de cette propriété, et que plus tard, Magdeleine, sœur de ma grand-mère Marie de Buttet y fut directrice d'une maison de convalescence.

C'était au départ la maison seigneuriale de la famille de Chignin, honorée par la naissance d'Anthelme de Chignin (1107-1178), qui devint prieur de la Grande Chartreuse et évêque de Belley. Passant sous la tour crénelée convertie en chapelle par les Chartreux et inaugurée en 1877, nous arrivons vers 19 h à la maison d'Agnès Angleys (km 15 ; alt. 430 m) au milieu des tours de Chignin. Le temps est splendide, la vue magnifique. Mais par dessus tout : le bonheur de retrouver une baignoire familière et la détente d'un vrai bain bien chaud quand les muscles trop sollicités se sont raidis !

Arrivée en voiture vers 21 h de Sylvie avec notre neveu Charles-Henri de Kermel (qui va faire avec nous l'étape du lendemain), puis dîner tous les cinq au grill de Challes-les-Eaux où on nous sert avec une lenteur extrême de la viande savoureuse : magret de canard, côte de bœuf ... quelle bonne première journée !

La direttissima du 150^e

Samedi 7 Août : Chignin – Allevard-les-Bains – 31 km – Dénivelé 742 m

Lever à 7 h pour démarrer à 8. Petit déjeuner sommaire pour certains (café pour Pierre), plus copieux pour d'autres (chicorée et biscuits pour Jean). Partis de 430 m d'altitude, nous descendons les vignes vers la statue de Notre Dame des Vignes, l'église, le chef-lieu de Chignin (km 1 ; alt. 358 m). Nous longeons tout le vignoble de Chignin. Torméry (km 2 ; alt. 344 m) est encore à l'ombre tandis que le lever du soleil illumine les falaises de la Chartreuse et du Granier.

Je raconte l'histoire du rocher de Torméry que l'on avait dynamité en 1913 pour éviter qu'il tombe sur le hameau. Puis nous passons sous la montagne de la Savoyarde (km 4 ; alt. 292 m) qu'Étienne a beaucoup de mal à reconnaître ... alors qu'il voit une tête de "troll" (gnome) dans le massif ! Petit déjeuner dans une pâtisserie de Montmélian (km 6 ; alt. 288 m) en face du roc où avait été bâtie la citadelle forteresse. Accorte tenancière, pains au chocolat et palmiers, miam !

Nous descendons la rue courbe de la vieille ville de Montmélian, et félicitons au passage pour les décorations florales le long de sa maison une brave dame calabraise ... à l'accent portugais ! Traversée de l'Isère (km 7 ; alt. 263 m) sur l'ancien pont Morens, puis montée dans la forêt et les champs au sud de La Chavanne (km 8 ; alt. 320 m) pour couper vers le lac de Sainte-Hélène.

Dans la descente vers Sainte-Hélène-du-Lac (km 9 ; alt. 269 m), nous trouvons dans un chemin creux une bicyclette d'enfant neuve dont il manque la selle. Manifeste dérapage : l'enfant a disparu en laissant sa monture là où il a dû tomber. Nous imaginons la chute. Jean range la bicyclette le long de la clôture.

Séance photo au bord du joli lac (km 10) avec le Mont Blanc en arrière plan. Un peu plus loin (km 10,5 ; alt. 255 m), près d'une ferme, belle affiche sur le vin d'Allobrogie que Jean et Sylvie consommaient volontiers autrefois après l'avoir découvert sur le marché d'Allevard. Jean engage la conversation avec deux messieurs, dont le vigneron, qui se tiennent là. Réflexion de celui-ci quand il apprend que nous serons partis deux semaines pour notre trajet de Chambéry à Turin : « Et vos femmes ? » Jean répond qu'elles ne font pas partie du voyage. « Oh ben alors, ca veut dire que vous n'avez pas peur de devenir cocus ! »

Après avoir longé Les Molettes (km 12) et Laissaud (km 15), nous prenons la rue des Augustins à Villard Benoît (km 16), mais cela nous amène à un cul-de-sac ! Nous voilà déboussolés, mais devant une maison, Étienne découvre un banc et un panneau indiquant "Méru 60" (village voisin de Puiseux dans l'Oise où il habite) ! Demi-tour et, par la départementale, nous entrons dans Pontcharra (km 17) vers 12 h 30 et nous devons faire encore 1 km pour trouver le restaurant italien Cinque Terre (km 18 ; alt. 261 m), seul ouvert dans toute la bourgade, semble-t-il ! Accorte serveuse, lasagne pour Jean, calzone pour Pierre et Ch. Henri, piccata de veau avec raviolis pour Étienne. Miam miam : on avait faim !

Je remets chaussettes et chaussures que j'avais enlevées pour aérer mes pieds pendant le repas et nous redémarons vers 14 h en direction d'Allevard.

La direttissima du 150^e

Nous passons près du château du bon Chevalier Bayard « sans peur et sans reproche ». Nous non plus ! Et nous passons encore plus près (km 20 ; alt. 356 m) de la tour d'Avalon qui domine la vallée. Elle est visible à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde et marque l'entrée du Grésivaudan (et donc du Dauphiné) lorsque on vient depuis Chambéry. La tour a été reconstruite au siècle dernier par les Chartreux pour honorer la mémoire de Saint Hugues d'Avalon, évêque de Lincoln au 13^e siècle. Le style (comme celui de la tour Saint Anthelme de Chignin, d'ailleurs) est directement inspiré du romantisme de l'époque, mais n'a malheureusement plus qu'un lointain rapport avec la vérité historique.

La montée sur la montagne de Bramefarine est rude, et il fait plus chaud aujourd'hui qu'hier, mais la bonne pause de midi nous a redonné des forces. Il faut seulement bien penser à boire, et souvent, pour éviter les crampes. Sylvie m'a bien recommandé de le rappeler souvent à Jean, et je n'y manque pas. Nous traversons les jolis hameaux des Ripelles (km 22 ; alt. 434 m) et des Bretonnières (km 22,5 ; alt. 441 m) et la montée se fait plus douce.

Alors que nous faisons une pause à l'ombre de la chapelle Saint-Roch (km 25 ; 510 m) dont Jean nous lit l'histoire écrite sur le linteau, nous voyons une dame blonde descendre la route en portant sur sa tête, telle une Africaine, un carton plat. Nous l'applaudissons, et elle nous demande de ne pas nous moquer d'elle, car « N'ayant pas de sac, dit-elle, c'est le seul moyen de ramener la tarte que j'ai achetée au Moutaret, où aujourd'hui, dimanche, c'est la fête du pain ».

Nous y arrivons un quart d'heure plus tard (km 26 ; alt. 566 m). C'est un petit hameau où en effet l'effervescence règne autour du four banal. Villageois et villageoise s'affairent à y cuire du pain de manière traditionnelle, et aussi de belles tartes de fruits divers. J'achète deux belles boules de 900 g de pain de campagne, et Jean fait emplette d'une tarte aux myrtilles pour nos hôtes de ce soir. Ne sachant la porter sur la tête, il l'attache avec une cordelette au dessus de son sac ! Voici des messieurs Montayeur qu'il a connus autrefois quand il était à Allevard, et ils évoquent ensemble leurs souvenirs communs du Père Pierre Perret, dont le chalet était redoutablement sale avec papiers journaux plein la table sauf un seul petit coin plus propre et réservé, disent-ils, pour boire la piquette ou la goutte dans un verre jamais lavé mais proprement essuyé !

En repartant, nous voyons de l'autre côté de la vallée du Bréda la ferme de Montgaren où on fabrique une excellente tomme au goût particulier. Nous en goûterons ce soir-là. Plus loin (km 27), nous passons au dessus de la Chapelle-du-Bard, puis nous faisons une pause sur un banc public (km 29) depuis lequel la vue sur Allevard et les montagnes d'en face est superbe. Peu après, nous passons sous la tour du Treuil (km 29,5), construite en 1135, récemment rachetée et joliment restaurée par la famille américaine Turo avec l'aide d'un architecte et d'archéologues de la Société d'Histoire de la région Rhône-Alpes.

Arrivant dans Allevard (km 31 ; alt. 462 m) vers 19h, Sylvie nous rejoint devant l'église et nous emmène en voiture au Guillet (à 3 km – sous le Collet d'Allevard), chez ses bons amis Jean Jacques et Sabine Giraux. Jean Jacques, médecin à Allevard, déborde d'énergie et a refait petit à petit tout l'intérieur de son chalet en boiseries de montagne ouvragées, très alpines de

La direttissima du 150^e

caractère. Sabine est sage femme à la Mure, à 85 km, où elle passe plusieurs jours chaque semaine. Elle adore l'équitation et entretient deux chevaux dans l'écurie voisine du chalet.

Nous prenons notre douche, puis c'est l'heure de l'apéritif : melon, saucisson, vin de noix maison en compagnie de Jean Boniface, ancien compagnon de randonnée de Jean et qui l'a aussi initié à la chasse au chamois. Dîner somptueux avec tête de veau préparée par Jean-Jacques, fromage de Montgaren accompagné d'un petit rouge merveilleux, et pour dessert la fameuse tarte amenée par Jean. Son épouse Valérie rentrant des États-Unis le lendemain, Charles-Henri nous quitte à regrets après le dîner pour rejoindre Genève. Nous devisons encore un moment au coin du feu de la grande cheminée du chalet des Giraux : une soirée chaleureuse met ainsi fin à une chaude et bonne journée !

La direttissima du 150^e

Dimanche 8 Août : Le Guillet – Refuge du Merlet – 17 km – Déniv. 1695 m

Lever à 6 h 30 pour un départ à 7 h 45, laissant les sacs au chalet du Guillet : Jean Jacques Giraux et Jean Boniface viendront les prendre en 4x4 pour nous les amener plus haut dans la vallée du Veyton. Avec gourdes et bâtons de marche qu'Étienne apprend à régler, nous quittons Sylvie. Elle va retourner dans sa maison familiale suisse à Cortaillod, avec Plume et Utsi, ses adorables terriers.

Le chalet du Guillet étant à 748 m d'altitude, il faut descendre jusqu'à la route du Collet (km 1,5 ; alt. 640 m), la remonter (km 3 ; alt. 770 m) un moment puis redescendre à travers la forêt de la Ravoire vers le hameau des Panissières (km 4 ; alt. 648 m) pour arriver au départ de la route du Veyton (km 5 ; alt. 627 m).

Marchant d'un bon pas, Jean retrouve avec bonheur des sentiers connus et surtout la piste forestière qu'il avait créée quand il était directeur d'exploitation du Groupement Forestier d'Allevard de 1975 à 1990. Il nomme tous les sommets des alentours, se rappelle d'anecdotes de chasses et de randonnées : c'est formidable, pendant qu'il parle, j'ai l'impression de moins me fatiguer !

Nous faisons néanmoins halte auprès du torrent qui dévale entre les rochers. Et bientôt nous dépasse le 4x4 de Jean Boniface, avec comme passager Jean Jacques et nos sacs dans le coffre. Nous les rejoignons peu après, au Bois de La Chevrette, vers 9 h 30 (km 9 ; alt. 1146 m) : ils vont nous accompagner pour une partie de notre ascension vers le Merlet. Ensemble, nous gagnons le Plan de l'Ours (km 11 ; alt. 1293 m), puis escaladons les lacets de Tirequeue (km 12 : 1350 m), où nous regrettons l'absence de mulets à la queue desquels nous accrocher (d'où le toponyme). Jean Jacques, infatigable conteur, me raconte ses multiples aventures, en mer et ailleurs. Il a fait l'école des Glénans et, comme mon frère François, a été fou de voile. Là encore, j'en oublie mes pieds !

Plus haut devant, Jean de Maistre, lui, « prend son pied » en profitant des mille et une histoires de Jean Boniface qui, malgré ses 82 ans, mène gaillardement la marche. Ancien professeur de mathématiques au collège, directeur de l'École de ski d'Allevard, chasseur et montagnard dans le sang, parapentiste ... il est génial, lui aussi. Grand chasseur devant l'Éternel, il est à l'origine des belles populations de chamois qui se sont aujourd'hui reconstruites dans le massif d'Allevard. Étienne fait allègrement la navette entre les deux paires de bavards.

Jean Boniface nous montre une source où nous pouvons remplir de nouveau nos gourdes d'une eau fraîche et délicieuse. Tout à coup, mon cousin Jean voit un chamois disparaître dans des fourrés. Victoire ! À cet endroit, on peut voir les pentes herbeuses et rocheuses du Grand Charnier (2561 m), aussi tout le monde s'arrête. On sort les jumelles des sacs et on ausculte avec soin les hauteurs, mais sans plus de succès. Nous repartons...

Enfin, nous nous arrêtons pour piqueniquer à l'Étang de Périoule au Plan du Carre (km 13,5 ; 1594 m). Là, tout en mastiquant, nos chasseurs scrutent vainement encore les pentes dans l'espoir d'y découvrir quelque chamois, mais

La direttissima du 150^e

c'est l'heure de leur sieste ! On admire plutôt l'eau du lac artificiel qui est couleur de jade. Après déjeuner et pour nous aussi une ½ heure de sieste, nous repartons, observant que le niveau du lac a baissé pendant notre pause repas. Il paraîtrait qu'on a commencé à le vider pour effectuer des réparations au barrage.

Nous remontons l'Aup du Pont, un verrou glaciaire, pour arriver à un replat (km 15 ; alt. 1744 m) où Jean Jacques, Jean Boniface et un troisième chasseur tirèrent à tour de rôle un jour sur une douzaine de sangliers, s'étant bien promis de n'en tuer qu'un seul. Ils découvrirent ensuite avec stupeur que chaque coup avait fait mouche : il fallut 12 heures pour tirer, pousser, faire débarouler les trois cochons jusqu'à la Chevrette où avaient été laissés les véhicules. Jean de Maistre et son père Xavier (en séjour à Allevard) les y avaient retrouvés par hasard ce jour-là.

Après cette ultime histoire cocasse, il est plus de 15 h : à regret, J.J. et J.B. prennent congé de nous et rebroussement chemin, nous souhaitant bonne marche et bon temps. Nous en avons tout de suite : voici un autre verrou glaciaire à grimper ! Au delà du ruisseau, nous voyons plus bas les chalets d'alpage de Périoule. Vers 16 h 30 nous rejoignons le refuge (ou plutôt, puisqu'il n'y a pas de gardien, la cabane) du Merlet (km 17; alt. 1941 m). Ô joie, il n'y a pas d'autre occupant ! Nous scions des bûches et allumons le poêle dans le coin du chalet.

Toilette sommaire à l'eau froide dans un tronc évidé formant bassin, puis contemplation aux jumelles du cirque de montagnes qui nous entoure : quatre chamois pâturent paisiblement sur le Crêt du Biais vers le torrent de la Colombière. Des moutons descendent vers nous depuis la Montagne du Coteau. Jean me parle alors du berger qui venait faire paître ses brebis dans l'alpage, Jean Pierre Jouffrey, originaire de la Crau près d'Arles, pendant que l'immense troupeau défile en descendant des pentes surplombant le chalet. Je les surveille de près, craignant pour mon maillot de corps qui sèche sur mes deux bâtons de marche après une hâtive lessive. Nul mouton ne s'y intéresse, heureusement !

Le berger qui accompagnait le troupeau arrive en dernier, avec trois chiens. Il passe devant le banc où est assis Jean et celui-ci s'exclame : « Bonjour Monsieur Jouffrey ! » Et le berger stupéfié regarde Jean et s'exclame à son tour : « Bonjour Monsieur de Maistre ! » : très chaleureuses retrouvailles ... On parle du bon vieux temps, de l'état de la piste du Veyton, de ventes des parcelles de l'ancien groupement forestier, mais surtout, on parle du loup ! C'est non loin de là qu'ont été tués les deux premiers loups de Belledonne à la suite d'attaques sur les brebis de M. Jouffrey. Celui-ci avait fait monter la pression auprès des autorités en organisant une manifestation devant la préfecture de Grenoble en 2006. Mais la population lupine ne fait qu'augmenter, et les attaques se multiplient.

M. Jouffrey, qui a 3000 bêtes, vient encore d'en perdre deux, égorgées il y a quelques semaines lors d'un déplacement se terminant dans le brouillard. Un autre berger en a perdu six. Les bergers sont maintenant obligés de redescendre les moutons tous les soirs dans un bercail, avec protection par chiens patous, très agressifs avec les loups, et coups de canon au carbure

La direttissima du 150^e

toutes les quinze minutes, la nuit, pour tenir les prédateurs à distance : un énorme travail comparé à autrefois. Il faut de puissants projecteurs avec groupes électrogènes pour que les brebis, se voyant entre elles, paniquent moins dans le noir en cas d'attaque.

Après le départ du berger, j'écris mon journal au soleil couchant, puis nous dînons et je découvre les "Bollinos" (plats déshydratés) : parmentier et pâtes. Après dîner, alors que je me suis déjà couché, une bougie tombe sur l'enveloppe calorifuge de ma gourde négligemment posée à côté sur la table du gîte, et y met le feu ! Jean bondit, trouve de l'eau pour éteindre le début d'incendie qui se propage au vernis de la surface de la table, et éteint le tout. Étienne l'aide à gratter tous les dégâts de carbone déposés sur la table. Nous avons eu chaud !

Pendant la nuit, je me lève et vais admirer le magnifique ciel étoilé où règne Jupiter drapé de la Voie Lactée. Bien que ce soit encore l'époque des perséides, je ne vois pas d'étoiles filantes, seulement deux reflets près du bassin que je méprends un moment pour les yeux d'un loup ! Il fait trop frais pour attendre météores ou carnivores et je vais me recoucher...

La direttissima du 150^e

Lundi 9 Août : Merlet – Jarrier (La Tuvrière) – 24 km – Dénivelé 3017 m

Debout à 7 h 30, nous partons à 8 h 45 du refuge du Merlet (alt. 1941m), encore dans l'ombre du cirque de montagnes qui l'entoure. Derrière nous, la montagne de Périoule s'éclaire avec le lever du soleil. Jean, que la chasse au chamois a rendu bon grimpeur, aime marcher en tête. Étienne navigue entre nous deux et moi « qui aime partir lentement et arriver doucement », je ferme la marche. Je ne peux résister à partager avec mes compagnons cette blague de Francis Blanche entendue autrefois à la radio : « Mieux vaut un 9 au plat qu'un 8 à la montée ! » En attendant, des barres de céréales remplacent l'œuf au plat...

Nous montons pendant 1 h ¼ à travers des éboulis et pierriers jusqu'au col du Merlet (km 2,4 ; alt. 2286 m), ancienne frontière entre Dauphiné et Savoie. Au milieu des rochers subsistent les restes de la casemate ronde des gabelous qui surveillaient ce lieu de passage des contrebandiers français et savoyards. Y passèrent également plus tard les troupes alpines : Xavier de Maistre, père de Jean, y passa avec le 13^e B.C.A. de Chambéry dans les années 40. Côté Isère, nous admirons le cirque terminal parsemé de rochers. La vue côté Maurienne est bien différente : la vallée paraît plus encaissée mais les montagnes semblent plus douces et plus vertes. Si, si, c'est vrai ! Vive la Savoie !

Nous dévalons les pentes, et surpoids aidant, c'est moi qui passe en tête : « Mieux vaut un 10 à la descente qu'un 9 au plat ! Ah ! Ah ! ». Nous traversons un beau troupeau de vaches tarines pour atteindre les chalets de la Vieille Route (km 4,2; alt. 2005) en direction des Granges (km 6,6 ; alt. 1752 m). Sur une pancarte, en rouge : « Non au loup ! » Peu après, Étienne contemple ébahi, sa première marmotte posant sur un rocher. Il en verra d'autres, et de plus près !

Puis nous devons éviter « Tête baissée, dit Jean, sans les regarder, ni leur parler ! », des chiens patous très aboyeurs pour bifurquer à l'Échaut (km 9 ; alt. 1512 m) sur le chemin rejoignant St Alban des Villards. Un mauvais sentier dans les bois et les buissons, parfois boueux et glissant, mais où j'ai le rare plaisir de voir s'enfuir une vipère, nous amène au village. Nous arrivons à Saint-Alban (km 12,7 ; alt. 1108 m) vers 11 h 45 mais l'unique bar devant l'église est fermé le lundi. Qu'importe ! Nous tirons nos victuailles hors sacs et piqueniquons dans le cimetière qui jouxte l'église, sous un grand crucifix baroque.

Remise en route à 14 h après un bon repos. Il faut descendre beaucoup plus bas pour franchir le torrent du Glandon sur le seul pont (km 16,1 ; alt. 871 m) qui existe à la centrale électrique. Commence alors une montée ardue à travers la forêt en direction du col de Cochemin. Le sentier est peu balisé et s'enfonce souvent dans la végétation où il se perd, et il faut à tout moment consulter la carte I.G.N. Ainsi, prenant trop à droite après le village en ruines du Bouchet (km 17,3 ; alt. 1078 m), nous devons faire demi-tour dix minutes après, ce qui m'agace beaucoup. Nos provisions d'eau diminuent, et nous ne trouvons pas de source pour les réapprovisionner. Les jambes sont de plus en plus lourdes, le souffle de plus en plus court ! Jean, heureusement, reconnaît au bord du

La direttissima du 150^e

sentier une sorte de trèfle à deux lobes qu'il nous recommande de mâcher car cela coupe la soif, ce que j'expérimente avec un certain soulagement !

Alors que nous nous arrêtons pour la énième fois pour reposer nos jambes qui n'en peuvent plus, un couple de randonneurs apparaît, non loin de leur véhicule garé sur la route forestière montant au Fay depuis S^{te} Marie de Cuines. Nous lions conversation et ils sont très admiratifs de notre périple jusqu'à ce point. Ils cherchent aimablement à nous rassurer : « Plan Praz n'est qu'à cinq minutes, et le col à une demi-heure ! » (Il nous faudra respectivement un quart d'heure et une heure !) Mais surtout, apitoyée par notre manque d'eau, Madame verse ce qui lui reste, une demi-litre d'eau environ, dans ma gourde : ce sera vite bu ...

Au chalet d'alpage du Plan Praz (km 22 ; alt. 1800 m), il y a une belle vue au nord en direction du col de la Madeleine, entre Maurienne et Tarentaise. C'est un col bien connu des cyclistes du Tour de France, comme d'ailleurs celui du Glandon à notre sud. En bas dans la vallée, on voit l'ancienne usine de la SIDA (Société Industrielle des Dérivés de l'Acétylène) dont mon père, Maurice, avait été directeur lors de ma prime jeunesse à Saint-Avre la Chambre. C'est aussi à La Chambre que Jean avait fait ses premiers pas auprès d'Agnès sa marraine.

Je raconte à Jean et Étienne les démêlés de leur oncle pendant la 2^{ème} guerre avec les allemands d'une part, et les maquisards d'autre part, tous réquisitionnant des bonbonnes d'acétylène, puisque ce gaz permettait de remplacer l'essence qui faisait défaut. C'étaient les historiques véhicules « à gazogène ». L'usine était bien commode pour s'approvisionner, mais disait-il aux maquisards : « Je vous en prie, messieurs, surtout ne choisissez pas pour venir vous servir le même jour que les allemands ont choisi ! » Cela était arrivé une fois et il avait fallu cacher dare-dare la Citroën 15 et ses occupants dans un hangar de l'usine.

Enfin arrivés au col (km 23,1 ; alt. 1936 m) vers 19 h, suant et soufflant par ces chemins malaisés, assoiffés et rompus, nous crions victoire. Étienne, qui souffre du jarret, décide de rebaptiser ce col de Cochemin : pour nous, désormais, ce sera ... le col du Cauchemar ! En fait, nous oublions peu à peu fatigue et soif en découvrant le magnifique panorama, si différent de l'autre côté : Aiguilles d'Arves et Barre des Écrins en arrière fond, vallée de l'Arvan en dessous, et à gauche la Maurienne remontant tout droit jusqu'à Saint-Michel. Au premier plan, on distingue les villages de Notre-Dame et de Jarrier, et Saint-Jean en contrebas.

Jean appelle sur son téléphone portable le gérant du gîte de Tuvrière où nous allons passer la nuit dans les hauts de Notre-Dame, et, ô joie ! le persuade de venir nous chercher en voiture à la limite du chemin carrossable que nous rejoindrons en dessous de nous en une demi-heure. Heureusement ! ... car il y a beaucoup de bifurcations et il serait facile de se perdre en cherchant à atteindre ce refuge au hameau de La Tuvrière par nos propres moyens.

Pendant que Jean et Étienne s'attardent avec délectation devant une fontaine trouvée dans la descente, notre hôte vient à notre rencontre aux Buissonnets (km 24 ; alt. 1750 m). Bientôt l'étape épuisante est terminée, nous

La direttissima du 150^e

grimpons dans sa voiture pour descendre au gîte, 5 km plus loin à 1367 m d'altitude.

L'hôtelier s'appelle Patrick et est originaire de Chambéry. Avec sa compagne Stéphanie, ils se sont installés dans le coin depuis moins de deux ans. Leur gîte est très fonctionnel. Les douches et les dortoirs sont modernes et rutilants. Il y a une grande baie vitrée dans la partie restaurant, d'où l'on ne se lasse pas d'admirer la vue sur les trois Aiguilles d'Arves. Mon père Maurice avait gravi l'une d'elle mais n'en gardait pas très bon souvenir : trop de pente ! L'Aiguille Septentrionale avec deux becs (3358 m et 3364 m) est aussi surnommée Tête de Chat, et depuis notre point de vue, on comprend bien pourquoi.

Patrick Louat est un ancien cuisinier reconverti dans la menuiserie, fabricant des meubles originaux, et lui et Jean ont une conversation de spécialistes sur les essences d'arbre à utiliser dans son métier : on parle d'alisier, de hêtre, etc. tout en dégustant un menu délicieux à base de poissons, cuisine favorite de notre hôte. Son épouse, elle, est naturopathe. Elle nous recommande des approches « naturelles » pour traiter nos maux et bobos divers : arnica pour les courbatures, je ne sais quoi pour l'asthme d'Etienne, huiles essentielles pour mon psoriasis. La soirée est excellente grâce à la gentillesse de ces hôtes qui se mettent en quatre pour prendre soin de nous.

Nous allons dormir du sommeil du juste, jusqu'à 9 h du matin, le lendemain, histoire de refaire nos forces bien entamées par les plus de 3000 mètres de dénivelé accomplis la veille. La vie est belle !

La direttissima du 150^e

Mardi 10 Août : Jarrier (La Tuvrière) – St Michel – 22 km – Dénivelé 1020 m

Départ bien lent donc après la grasse matinée que nos muscles réclamaient et un petit déjeuner glorieux dans l'admiration du paysage qui s'étale devant nous. Quittant La Tuvrière (alt. 1367 m) vers 10 h, nous descendons paisiblement vers St Jean de Maurienne en faisant une partie du circuit des vieilles chapelles médiévales du coin.

Celle de Notre-Dame des Grâces (km 1,1 ; alt. 1289 m), qui date de 1693, est toute de guingois, à l'exception de son porche au plafond décoré de baroque bien naïf. Sur le parvis, une élégante croix monumentale en fer forgé, montée sur pilier de pierre pyramidal, penche aussi d'un côté !

Plus bas, la chapelle rose de Saint Roch (km 2,2 ; alt. 1180 m) fut construite en 1565 au lendemain d'une épidémie de peste. C'est un véritable poste de guet sur toute la vallée. Saint Roch (1350-1380), originaire de Montpellier, est toujours représenté avec un chien léchant ses plaies, et il fut l'un des saints les plus invoqués au Moyen Âge pour la guérison des maladies de peau.

Continuant à descendre, leçon de botanique de la part de Jean à propos des résineux et feuillus rencontrés : pins sylvestres, pins à crochet, sapins, épicéas, robiniers, érables, etc. Nous arrivons en ville à Saint-Jean (km 7.8 ; alt. 566 m) sans nous en rendre compte, tant la leçon est captivante. C'est l'heure du déjeuner et nous choisissons le restaurant italien La Scala, place du Marché, où lasagnes aux aubergines et calzone (à l'œuf !), une de mes pizzas favorites, nous donnent les sucres lents que notre pas de randonneur réclame !

Face au joli palais épiscopal, je visite la cathédrale Saint Jean Baptiste. Par chance, c'est en même temps que Monseigneur Balot, le nouvel archevêque de Chambéry, accompagné d'un petit groupe d'ecclésiastiques, ce qui permet d'avoir comme guide l'archiviste et historien diocésain, Mr Yvan Caporizzo.

Les 86 stalles du chœur sont réputées : chacune représente un saint différent, et sous le siège à bascule, on peut voir diabolins et animaux soupçonnés autrefois d'être des incarnations du Tentateur. Achievé en 1498, ce chef d'œuvre de l'art gothique en bois de noyer est attribué au genevois Pierre Mochet. Les stalles servaient aux chanoines de la cathédrale, et au début du 19^{ème} siècle, l'une d'entre elles était occupée par le chanoine Ambroise Angley (oui, sans le « s » final) de Termignon, oncle paternel de Jean-Marie, premier Baron Angleys.

Après le départ de l'évêque, j'ose demander à l'archiviste s'il a entendu parler de ce chanoine. « Eh ! comment donc ! C'est un de mes plus célèbres prédécesseurs, me répond-il aussitôt, il a écrit l'histoire de tous les évêques de Maurienne depuis la fondation du diocèse ! » Je lui promets de lui envoyer copie photographique du portrait d'Ambroise qui se trouve dans notre maison ancestrale de Tournon. Je visite aussi le cloître de la cathédrale et m'incline devant la tombe de Monseigneur Frédéric Duc qui fut évêque de Maurienne, puis prit sa retraite comme curé de Tournon, devenant ami de la famille et confesseur de mon père Maurice Angleys.

La direttissima du 150^e

Nous quittons Saint-Jean par la rue du Mont-Cenis, franchissons l'Arvan (km 9,7 ; alt. 549 m) et longeons l'immense usine d'aluminium (km 11 ; alt. 539 m) qui fut fondée par les aciéries d'Ugine et qui, après de multiples acquisitions, est maintenant propriété du géant minier australien Rio Tinto. Nous traversons l'Arc (km 12 ; alt. 550 m) au milieu d'un dédale de voies ferrées et routières, chacune avec un pont différent, puis nous passons un tunnel sous l'autoroute pour remonter vers Saint-Julien Mont-Denis (km 14,1 ; alt. 667 m). Là, une fontaine d'eau fraîche permet de remplir nos gourdes, et pour moi, de décrocher mes pieds et mes sandales. Une villageoise vient remplir son réservoir et sourit de mon audace à oser venir faire trempette dans le bassin communal !

Commence alors la remontée vers Saint-Michel de Maurienne, d'abord le long de canaux de décantation (km 16 ; alt. 676 m). Ils servent à une dérivation des eaux de l'Arc qui, traversant en galerie le massif de Belledonne, permet d'alimenter une centrale du côté d'Allevard. Nous marchons ensuite le long de l'ancienne route nationale (km 17 ; alt. 667 m), redevenue départementale. Nous voyons sur les hauteurs au sud le fort du Télégraphe (1596 m) qui domine des plis alpins remarquables et au nord les falaises impressionnantes de la Croix des Têtes (2492 m). Mais l'étroitesse de la vallée rend notre marche très désagréable à cause des vrombissements des véhicules sur la route et l'autoroute que nous longeons, et des trains fréquents sur la voie ferrée voisine. Le béton et le bitume en amplifient l'écho, et c'est tout à fait ... cauchemardesque !

Entrant dans St Michel, nous nous arrêtons à un premier hôtel, celui du Galibier (km 20,7 ; alt. 692 m), où nous sommes désagréablement reçus par le barman qui, pérorant avec plusieurs soiffards locaux, refuse de nous servir une bière prétextant qu'il n'en a pas de fraîche, ni toute autre boisson glacée sous prétexte que son congélateur n'a plus de glace. Agacés, nous tournons les talons et achetons un soda à la station service voisine dont la gérante est bien plus agréable. Elle nous conseille le Savoy Hôtel du centre ville où nous prenons quartiers un quart d'heure plus tard (km 22 ; alt. 713 m).

Dans St Michel, nous étions tombés sur un attroupement : un soulaud était tombé de trottoir et s'était bien éraflé la figure. Jean avait tout de suite aidé à le porter hors de la rue, mais s'était alors aperçu que son bras accidenté avant son arrivée à Tournon et qu'il n'avait pas pu faire radiographier lui faisait encore mal.

Bon dîner à l'hôtel de différents mets typiquement savoyards, puis nous allons nous coucher tôt après avoir décidé qu'il était plutôt inutile de nous martyriser à marcher le long de la seule et odieuse route bruyante entre St Michel et Modane : il vaudra mieux voir demain si nous pourrions faire cette portion en train.

La direttissima du 150^e

Mercredi 11 Août : Modane (La Norma) – Le Suffet – 17 km – Dén. 945 m

Je me lève avant 7 h pour me rendre à la gare près de l'hôtel afin de consulter les horaires. Des avis de travaux annulent les horaires de trains certains jours de la semaine ! Joie : on a prévu des autocars pour remplacer les trains. Mais consternation : ces jours-là, il y a deux affiches d'horaires contradictoires pour ce service routier ... bref, c'est la pagaille SNCF typique des périodes de vacances, et naturellement, il n'y a aucune âme derrière un guichet pour vous renseigner.

Tête basse, je retourne déjeuner à l'hôtel, et Jean va à son tour essayer de s'informer, mais lui aussi revient bredouille ! Nous décidons alors de partager un taxi, ce qui aura au moins l'avantage de nous faire parvenir loin du bruit sur le joli chemin pédestre « du Petit Bonheur ». Nous redémarrerons à pied au dessus de Modane, à partir de la nouvelle station de ski qui s'appelle La Norma.

Nous commandons donc un taxi, et nous voici bientôt à remonter le côté le plus triste de la vallée de la Maurienne : Prémont (où l'ancienne usine fabriquant du chlorate de soude que mon père avait dirigée a été complètement démolie), Fourneaux (longue agglomération industrielle triste et lugubre), Modane (bourgade un peu plus gaie, mais sans intérêt). Nous voilà 22 km plus loin et $\frac{3}{4}$ d'heure plus tard aisément déposés au Pra de La Norma, à 1385 m d'altitude.

Le sentier du Petit Bonheur mérite son nom car il est très large, sans dénivellation trop ardue, embaumé du parfum des pins à crochets et mélèzes qui le bordent, et égayé de multiples fleurs sauvages, en particulier de beaux épilobes pourpres. Étienne le photographe court avec ardeur après les papillons ! Partis à 10 h, nous arrivons vite aux forts de l'Esseillon et nous en profitons pour faire halte à la très joliment construite redoute Marie-Thérèse (km 4 ; alt. 1241 m).

Construits par le royaume sarde pour le défendre des invasions françaises, les forts de l'Esseillon sont classés monuments historiques. La construction des forts, commencée en 1820 sous le règne de Charles Félix, fut achevée en 1833. L'ensemble comprend cinq forts sur la rive droite de l'Arc portant des prénoms de la famille royale de Savoie : Victor-Emmanuel, Charles-Félix, Marie-Christine, Charles-Albert et la redoute sur la rive gauche : Marie-Thérèse.

Je raconte à Jean et Étienne que mon oncle François de Buttet, commandant d'artillerie reconverti dans les services sociaux de l'Armée après la 2^{ème} guerre, avait tenté d'organiser dans le fort Victor-Emmanuel, le plus proche et couvert de lauzes, des colonies de vacances pour les pupilles de l'armée française. Maintenant les différents ouvrages sont des attractions touristiques avec un parcours à devinettes pour intéresser les plus jeunes à l'histoire de la Savoie. Les panneaux questionnaires semblent assez bien faits, mais nous résistons à l'envie de traverser l'Arc sur la passerelle du Pont du Diable qui relie la redoute aux cinq forts car nous avons du chemin à parcourir vers le haut de la vallée !

En route, Jean continue ses leçons de botanique appliquée et nous fait remarquer que chaque couche géologique favorise des essences végétales

La direttissima du 150^e

différentes, à tel point qu'un bon géologue doit se doubler d'un bon botaniste, et inversement ! Nous passons en particulier (km 7,6 ; alt. 1300 m) par une couche de gypse bien blanc favorisant pins à crochets, que nous retrouverons plus tard à divers points de notre randonnée de ce jour, et des deux jours suivants.

Nous arrivons à l'heure du « dîner » (en Savoie, on dîne à midi, et on soupe le soir) au joli village de Bramans (km 8,7 ; alt. 1250 m), resté typique. Des photographies anciennes et des textes accrochés près de certaines maisons renseignent sur la vie d'autrefois, bien plus rude et précaire que la nôtre. Plus haut dans le dernier replat de la vallée de l'Arc vers la Haute-Maurienne, il y a, à 8 kilomètres, le village de Termignon, d'où la famille Angleys (on écrivait alors Angley, sans le s) est originaire. Je suis ému à la pensée que certains de mes lointains ancêtres (dont certains étaient muletiers) ont sûrement parcouru le même chemin que celui par lequel nous sommes entrés dans Bramans.

Nous faisons halte au restaurant Les Glaciers près de l'abreuvoir de la place centrale du village (place Saint Colomban), en face du chemin qui monte vers le petit Mont-Cenis. Pendant que je commande une petite bière en apéritif, Jean va se renseigner à l'office du tourisme voisin. Il fait connaissance avec la charmante Ingrid qui nous arrange une réservation pour passer la nuit en dessous du col, au refuge du Suffet, à 1700 m d'altitude. Nous n'en sommes qu'à 8 km, la déclivité n'est pas abominable, donc nous avons tout le loisir de prendre un bon repas car nous aurons encore bien le temps d'arriver...

Et pour un bon repas, c'en est un : soupe aux orties relevée d'une tête de plante d'arquebuse, truite avec pommes vapeur pour Jean, diots (saucisses) au vin blanc avec polente (plat typiquement piémontais et savoyard, à base de farine de maïs) pour Etienne et pour moi. Dessert : une tarte aux myrtilles. Nous sommes non seulement repus, mais l'atmosphère est particulièrement calme et détendue ce jour-là. Il faut dire que Jean a retrouvé son chapeau !

Au oui ! j'avais oublié de dire que ce matin là à Saint-Michel de Maurienne, en nous préparant à quitter l'hôtel en taxi, Jean s'était trouvé tout marri de ne pas retrouver son chapeau alors qu'il se souvenait fort bien l'avoir porté la veille sur la route à partir de Saint-Jean. Jean avait pris l'habitude, en l'enlevant, de le coincer dans la ceinture ventrière de son sac à dos. Bien sûr, un chapeau ainsi arrimé peut tomber facilement quand on décroche la boucle, aussi avons-nous commencé à réfléchir sur les différentes occasions où Jean aurait pu détacher cette ceinture.

L'une nous revint : Jean avait payé le soda à la station service en entrant dans Saint-Michel et il avait dû déposer son sac pour le faire. Comme ce n'est pas loin, nous demandons au taxi de faire un détour par là. Mais pas de chance : le chapeau n'y est pas ! Par souci de ne rien négliger, Jean va quand même voir à l'hôtel du Galibier voisin – celui où le barman avait refusé de nous servir – et ... ô joie suprême ! ... il y retrouve son chapeau, tombé sans doute lorsque Jean s'apprêtait à déposer son sac en vue de s'asseoir à une table pendant que j'essayais en vain de nous faire servir par le barman.

Il vous aurait fallu voir la mine réjouie de Jean sortant de l'hôtel avec son chapeau, et la mienne ... remerciant saint Antoine, que j'avais discrètement

La direttissima du 150^e

invoqué, sait-on jamais ! Et pour le reste de la journée, il fut évident que Jean non seulement bichonnait son cher chapeau retrouvé, mais qu'il était également d'une humeur nettement plus guillerette ! J'avais vécu similaire aventure lors de mon pèlerinage à Compostelle en 2005 : un bon vieux chapeau usé, nul doute, devient votre plus fidèle compagnon, et ce serait bien navrant de le perdre !

Revenons à Bramans. C'est l'heure du café, et après avoir réglé la note, nous nous mettons en route vers le Petit Mont-Cenis. Le chemin monte au dessus de la vallée de la Maurienne en direction de Saint-Pierre d'Extravache et, après la chapelle Saint-Bernard de Menthon (km 9,4 ; alt. 1330 m), s'engage à l'est sur le flanc gauche de la gorge encaissée du ruisseau d'Ambin.

L'autre versant de la gorge sous le Mont Froid (2822 m) est magnifique à regarder : c'est une falaise de gypse d'un blanc lumineux et d'un dessin particulièrement lisse dans sa partie inférieure, comme si une couche géologique verticale avait tout simplement glissé sur une autre, laissant une magnifique paroi polie et verticale refléter le soleil. Au dessus de cette entaille d'un seul tenant, il y a des ravines calcaires très verticales, des rochers blancs, et des zigzags entre tout cela sans doute créés par des chamois traversant ces abruptes pentes. Nous prenons bien le temps de bien regarder à la jumelle pour tenter d'apercevoir l'un ou l'autre de ces animaux. Mais c'est sans succès, car en cette heure chaude de l'après midi, nos caprins ruminent sans doute couchés dans les bosquets de pins entourant la falaise.

Sur notre route, de nombreux sanctuaires typiquement mauriennais jalonnent les passages dangereux : saint Roch, sainte Anne, la Vierge Marie, etc. sont prêts à écouter les invocations des voyageurs pieux qui s'aventurent ici depuis des siècles. Ces sanctuaires chrétiens ont sans doute remplacé ceux consacrés à des dieux romains, car la voie du Petit Mont-Cenis existait dans l'antiquité, et ce pourrait être une des voies qu'Hannibal aurait utilisée avec ses éléphants. En fait, l'autre hypothèse est qu'il ait obliqué en direction de Savine et du col du Clapier, autre possibilité est aujourd'hui reconnue par les historiens comme étant la plus plausible. Autre tradition (légende ?) : ce serait à Extravache qu'aurait été fondée la première chrétienté de Maurienne, au premier siècle, et par saint Pierre !

Nous passons par la chapelle de N.D. de la Délivrance (km 12,2 ; alt. 1547 m), puis dessous Saint-Pierre d'Extravache dont nous apercevons le clocher. En route, Étienne détache d'un panneau un écusson du mouvement savoisien (Savoie libre !) et l'affiche fièrement sur sa poitrine : il passera encore moins inaperçu pendant le reste du voyage ! Que de belles œillades en perspective !

Arrivés à la chapelle Saint-Paul (km 15,8 ; alt. 1660 m), nous traversons le ruisseau d'Étache, puis deux fois le ruisseau d'Ambin, et nous arrivons au but, le refuge du Suffet (km 17 ; alt. 1700 m), où une fillette dégourdie nous sert à boire sur la terrasse puis retourne avec ses amies éplucher des pommes de terre. Plus tard arrivent ses parents Louis et Véronique Damevin, propriétaires du refuge. Louis nous installe dans le dortoir où nous passerons la nuit. Pas d'autres occupants en vue : nous pourrions dormir toute à notre aise.

La direttissima du 150^e

Je fais ma lessive et j'étends à sécher dehors chaussettes, chemise et sous-vêtements : occupation quotidienne, conséquence d'un faible encombrement en affaires de rechange ! Une fine pluie commence alors à tomber. Je me résous à les pendre dans le dortoir. Nous dégustons ensuite un verre de vin blanc en consultant un album évoquant l'histoire du franchissement du Mont-Cenis.

C'est Napoléon qui a fait améliorer ce passage par Lanslebourg au dessus de Termignon plus au nord. Autrefois il y avait là un sentier muletier en zigzags très pentus où les autochtones pratiquaient en hiver « la ramasse », mettant les passagers sur un traîneau et se mettant devant pour glisser à la descente et freiner de leurs godillots en approchant des virages. Plus tard, les traîneaux s'améliorèrent en forme de luge avec freins à leviers incorporés à l'arrière que le conducteur debout sur une plateforme manœuvrait de ses deux bras.

À l'heure de souper, nous nous asseyons à la table commune avec nos hôtes qui reçoivent deux couples amis dont les enfants ont aidé à éplucher les patates plus tôt dans la soirée. Il y a aussi un couple de Grenoblois qui sont établis au refuge pour une semaine pour parcourir les sommets voisins. Au bout d'un moment, Jean découvre avec amusement que ce couple possède un chalet dans le Vercors tout près de l'endroit où il chasse le chamois trois fois pendant l'hiver. Bernard et Mireille Vanandruel passent en effet de nombreux weekends et vacances à la Bessée, près de St Agnan, non loin de Die, un endroit sauvage par excellence et où l'on ne s'attend pas à avoir le moindre voisin inconnu !

La coïncidence met Jean encore plus de bonne humeur, et la conversation ce soir-là est fort animée, bon prélude aux ronflements sonores qui vont la conclure un peu plus tard au dortoir, couvrant le bruit de la pluie plus drue qui tombe sur les lauzes du chalet cette nuit-là. L'heureux sommeil des justes !

La direttissima du 150^e

Jeudi 12 Août : Refuge du Suffet – Moncenisio – 21 km – Dénivelé 1382 m

Quand nous nous levons, nous sommes heureux de découvrir que la pluie a cessé. Il y a encore des grosses bandes de nuages accrochés aux reliefs qui nous entourent, mais il y a suffisamment de trous dans la nuée pour espérer le retour du ciel bleu et du soleil. D'ailleurs, le baromètre remonte et Louis notre hôte estime que nous devons pouvoir passer. Tandis que nous déjeunons, je lui demande s'il connaît des Angley, lui qui est natif de Bramans. Il dit n'en connaître qu'un seul qui habite Lanslevillard et qui aurait été mêlé dans une affaire tout à fait malhonnête de trafic de vaches vers l'Italie alors qu'elles auraient dues être abattues en France. Charmant lointain cousin !

Louis consulte l'annuaire et confirme qu'il n'y plus d'Angley à Termignon. Ancien agriculteur reconverti dans le métier de gardien de gîte avec Véronique, Louis cultive en bas à Bramans tous les légumes qui ont fait l'honneur de notre dîner : patates, courgettes, aubergines, etc. Il cuit le pain à l'ancienne tous les mercredi dans un four qu'il a installé près du gîte. Véronique nous dit avoir connu dans son ancien travail à Paris la fille de Gabriel de Maistre ! Ô petit monde !

Nous quittons nos hôtes en les remerciant de leur accueil si sympathique et nous prenons dans le Vallon d'Ambin le sentier du Petit Mont-Cenis appelé chemin de la Crosta. Un panneau annonce que cette voie antique a été remise à l'honneur par Charlemagne. On l'appelle donc aussi la voie Carolingienne. Il est rajeunissant de songer que cet illustre personnage a foulé les mêmes dalles de pierre pour franchir le col et aller se faire couronner à Rome en l'an 800 !

Le chemin permettrait encore à un mulet de grimper, mais est maintenant en trop mauvais état pour permettre le passage d'un cheval. La forêt monte pratiquement jusqu'à 2000 m d'altitude, puis devient alpage dans les derniers 150 m. Nous y retrouvons brièvement le brouillard.

J'utilise le portable d'Étienne pour envoyer un message à mon épouse Terry à Tournon et lui dire que tout va bien, mais ça ne passe pas. Au moment où on accède de nouveau au réseau téléphonique portable, nous découvrons que quelqu'un, avec beaucoup d'humour (et de liberté), a planté au bord du sentier (km 3 ; alt. 2130 m) une réplique de cabine téléphonique grandeur nature !

Au col (km 3,3 ; alt. 2183 m) des ouvriers sont occupés à remplacer les câbles de la ligne électrique à haute tension qui passe de France en Italie. Nous avons déjà vu ce travail délicat se faire dans la vallée près de Bramans avec une entreprise française, mais ici c'est une entreprise espagnole qui s'active.

Nous croisons quelques rares autres randonneurs : une colonie de vacances d'une douzaine d'enfants avec deux adultes venant de Touraine, et puis une famille belge, c'est tout ! Nous passons le long des chalets fleuris des Coulours – avec petits nains dans le jardin ! – et, copieusement sifflés par de nombreuses marmottes, redescendons dans les alpages en pente douce, remplis de fleurs, vers le refuge du Petit Mont-Cenis (km 5,7 ; alt. 2135 m). Les affaires y paraissent florissantes en ce temps de vacances puisqu'on peut aussi y accéder en voiture depuis le col du Mont-Cenis proprement dit. Un panneau

La direttissima du 150^e

indicateur, surmonté d'une godasse fleurie, nous renseigne : nous sommes à 9088 km de Rio et à 16 806 km de Sidney. Oui, mais combien d'ici Chambéry ou Turin ?

La propriétaire, Martine Charon, de Bramans, nous accueille sur la terrasse et nous apprend que les alpages sont loués à des vachers italiens qui y fabriquent une tomme genre Fontina qu'elle nous fait gracieusement goûter. Son mari Igor sculpte de jolie façon les manches des couteaux Opinel. Ces couteaux bien pratiques sont de fabrication savoyarde. Joseph Opinel inventa le couteau en 1890 à Saint-Jean de Maurienne. Les trois doigts sur la lame (la célèbre main couronnée) représentent les reliques de saint Jean Baptiste que sainte Thècle rapporta d'Alexandrie (Égypte) au 6^{ème} siècle. Jean achète un de ces couteaux ouvragés dont il fera cadeau à son cousin Xavier à Borgo à notre arrivée.

Nous avalons une crêpe, buvons un café, et saluant les drapeaux français et italien qui en claquant au vent signalent le refuge, nous repartons en direction du lac. Nous en atteignons l'extrémité sud-ouest (km 9 ; alt. 2030 m) une demi-heure plus tard, après avoir encore rencontré marmottes et marmottons près d'affleurements de gypse, un beau troupeau de vaches, des caves à fromage et des ruines de chalets couverts de lichens rouges, mais aucun autre promeneur.

Ce sera d'ailleurs le cas pour le reste de notre cheminement le long de la belle rive sud du lac : notre civilisation s'encroûte, il semble qu'il y ait de moins en moins de randonneurs. Tant pis, ou en fait tant mieux, nous serons seuls en ce jour à admirer paisiblement depuis le sud les eaux du lac artificiel (alt. maximale 1974 m ; profondeur 95 m) du Mont-Cenis qui sont d'un vert turquoise parmi les plus purs que j'ai rencontré. Entouré de son écrin de montagnes, pointe de Bellecombe (2755 m), Signal du Petit Mont-Cenis (3162 m), Cime du Laro (2881 m), Signal du Grand Mont-Cenis (3377 m), Pointe de Ronce (3612 m), du Lamet (3504 m), Aiguille Scolette (3505 m), cette étendue d'eau n'est que pur joyau !

Nous piqueniquons à mi-chemin de la voie Alpine (km 11 ; alt. 2064 m), avant de redescendre vers une presqu'île (km 12,1 ; alt. 2001 m), puis de remonter (km 12,7 ; alt. 2040 m) vers l'antique Fort de Variselle magnifiquement édifié en pierres sèches. Des nuages gris montent à l'est : quelques gouttes tombent. Contournant le fort, nous voyons le barrage en rochers (km 13,2 ; 1995 m), bâti entre 1962 et 1968, puis les lacets (km 15 ; alt. 1848 m) des Échelles (Gran Scala) que nous dévalons joyeusement dans les nuées vers la borne frontière entre France et Italie (km 18 ; alt. 1718 m). Nous l'atteignons vers 15 h 30.

Photo obligatoire : « Viva l'Italia ! » Nous avons parcouru en 7 jours 171 km depuis Chambéry, dont 144 km à pied en franchissant 8842 m de dénivelé !

Nous voilà donc côté Italie et 500 mètres plus loin sur la Strada Statale 25 (Nationale) qui mène du col à Suze, nous empruntons à gauche (km 18,5 ; alt. 1680 m) le raccourci vers la via Reale (voie Royale) fort bien empierrée. Elle serpente entre des murs de pierres sèches vers Moncenisio (km 20,5 ; alt. 1450 m). C'est un beau village aux ruelles étroites zigzagant entre des chalets

La direttissima du 150^e

en pierre avec toits de lauzes, et c'est, paraît-il, la plus petite commune du Piémont avec moins de 45 résidents. Y trouverons-nous de quoi dormir ?

Je m'arrête près d'une dame assise sur un banc devant une enseigne indiquant « Polenteria La Ramasse » et lui demande où nous pourrions trouver de quoi dîner et coucher. Elle me répond en souriant que « Pour dîner, ce serait ici, mais pour coucher, il faut aller plus loin, au chalet du Lac, un hôtel de montagne » (km 21 ; alt. 1430 m). Sitôt dit, sitôt fait, et coup de chance, il reste une petite chambre de libre dans la soupenite dudit hôtel : deux d'entre nous pourrions partager un lit "matrimonial", et le troisième aura un matelas rajouté sur le sol à côté. Ouf !

Nous buvons un coup en attendant que la chambre soit prête. Il y a une sorte de conférence dans la salle à manger voisine du bar où nous sommes tandis qu'une télévision fait bruyamment le reportage des championnats européens de natation à Budapest. Nous accédons à notre chambre après un long intervalle, et prenons, chacun à notre tour, une bien bonne douche, car la veille au refuge du Suffet, le temps d'eau chaude avait été limité par des jetons à deux fois 3 minutes... C'est bon de pouvoir se décrasser à fond !

Nous décidons ensuite de retourner au restaurant La Ramasse où la même personne qui nous avait accueillis s'est transformée en cuisinière en chef derrière ses fourneaux dans l'arrière fond d'une petite salle en L joliment décorée. Je lui explique que maintenant que nous avons trouvé à coucher, nous tenons à bien dîner, et bien que nous n'ayons pas fait de réservation formelle, elle nous trouve une petite table près d'un poêle à particules du dernier cri. Le restaurant se remplit assez vite, et c'est bon signe.

Le partenaire de Maura Givone (c'est le nom de notre cuisinière) nous donne le choix entre un petit vin local, et un autre qui est un coupage, nous laissant goûter chacun pour mieux choisir : va pour le coupage ! Et Maura alors de nous apporter l'un après l'autre des amuse-gueules plus excellents l'un que l'autre à base de légumes et de champignons, un brouet au graines de sarrasin, des gnocchetti (boulettes) maison, du riz à la piémontaise, du veau accompagné de la meilleure polainte d'Italie ... un régal ! Pour terminer desserts maison absolument délicieux et bien sûr « l'amaretto » (le digestif) !

Nous sommes tombés sur un restaurant gastronomique mettant en valeur le savoir-faire régional : le goût exquis de nos mets n'a d'égal que l'humble amabilité de nos hôtes. Ils refusent le pourboire que nous voulons laisser, demandant plutôt que nous pensions à eux pendant le reste de notre cheminement : « Viva l'Italia » ! De retour à l'hôtel, Étienne insiste pour dormir sur le matelas au sol, et je me retrouve avec Jean ... à partager le lit double !

La direttissima du 150^e

Vendredi 13 Août : Moncenisio – Bussoleno – 27 km – Déniv. 1180 m

Pendant la nuit, un vent violent s'est levé, faisant battre un des volets de la chambre sans que je puisse le bloquer. Ajoutez à cela l'inconfort de la proximité de deux ronfleurs de grande classe (je leur rend la pareille, paraît-il !), et une certaine nervosité nocturne de Jean qui remue dans son sommeil, et vous comprendrez que je ne me sente pas très reposé lorsque nous nous mettons en route vers 7 h 30. Le cuisinier de l'hôtel nous a préparé un petit sac de victuailles pour notre petit déjeuner, car on ne sert pas en salle avant 8 h 30.

Partis depuis l'altitude de 1430 m, c'est un peu plus bas sur la belle voie Royale qui serpente vers Novalèse que nous faisons une pause (km 2,5 ; alt. 1230 m) pour avaler le jus d'orange, le croissant et les biscottes à la confiture qui nous ont été donnés. Au dessus de nous, je retrouve les crêtes de la Pointe du Lamet (3504 m), avec ses caractéristiques bourgeonnements de gypse, sur l'un desquels mon fils Nicolas avait pris une excellente photo de Volodimir, son confrère en religion, lors d'une ascension en 2007. Plus au nord, la fameuse pointe de Rochemelon (3538 m), en italien Rocciamelone, que nous ne cesserons de contourner par le sud, puis par l'est, toute la journée. En bas, c'est le village de Novalèse qui fut depuis longtemps le pendant de Bramans pour ceux qui traversaient le Petit Mont-Cenis, ou de Lanslebourg pour ceux qui traversaient le Grand Mont-Cenis : une halte nécessaire avant ou après le franchissement des montagnes. Joseph de Maistre y est passé. Plus loin, on devine à gauche le Val de Suze, et à droite, le Val d'Oulx qui mène au col du Montgenèvre ou à Bardonnèche et au Fréjus.

Il y a des passages de nuages, mais pour l'instant la matinée est belle alors que nous dévalons le chemin le long du beau torrent Cenisechia vers Novalèse. Comme la veille, nous ne rencontrons absolument aucun autre promeneur avant d'atteindre la ruelle principale de la bourgade (km 7,2 ; alt. 826 m) à l'heure de la messe paroissiale. Que de têtes blanches dans la petite église baroque ! À côté, sur la façade de l'ancienne chapelle de la Confraternité du Saint-Sacrement, d'intéressantes fresques, bien naïves et typiquement médiévales, dépeignent les vices et les vertus.

Nous nous arrêtons près de la rivière à la terrasse d'un bar très kitsch avec ses tables et chaises rouges dans la rue, et nous commandons un café : il est bienvenu, puisque après ma nuit agitée, je l'attends depuis l'aube, et il est d'autant meilleur ! Nous observons en vrais touristes de typiques autochtones qui s'arrêtent aussi pour avaler un café ou une boisson, qui à pied, qui en bicyclette, qui en vespa ... Puis, franchissant un vieux pont de pierre sur le Cenisechia, nous repartons vers l'abbaye située en contrebas à l'écart du village sur une hauteur au bout d'une route en cul de sac (km 8,7 ; alt. 852 m).

Fondée au 8^{ème} siècle, l'abbaye de Novalèse fit partie de ce grand réseau d'abbayes de règle bénédictine qui apportèrent pendant l'ère carolingienne hospitalité et savoir faire après les temps troubles des invasions barbares. L'acte de fondation date du 30 janvier 726 et est conservé dans les archives de Turin. Sa riche bibliothèque fut déménagée à temps et heureusement protégée à Turin lors de l'invasion des bandes sarrasines dans les Alpes et qui, en 906, incendièrent ses bâtiments. Elle comporte aujourd'hui 30 000 volumes, mais est encore en phase d'être cataloguée, et on ne nous laisse pas la visiter. Il y a par

La direttissima du 150^e

contre une exposition sur le monachisme et un musée archéologique avec des choses fort anciennes.

Plus inhabituelle est la série d'anciennes petites chapelles disséminées sur le domaine autour du corps principal de bâtiments. Nous en visitons deux. L'une a été dédiée à la mémoire du soldat inconnu. Celle des saints Eldrade et Nicolas, du 11^{ème} siècle, possède des fresques au style orthodoxe et naïf de l'école byzantine-lombarde. Nous voyons tout cela en compagnie d'une guide très prolix et d'autres touristes bavards venus spécialement pour cette visite.

Plus tôt, montant à l'abbaye, nous avons rencontré sur la route une demi-douzaine d'ânes, ânesses et ânon qui, galopant devant nous, étaient venus se réfugier dans la première salle du musée. Un brave vieux moine portant tablier avait dû les en chasser : ils étaient tout aussi cocasses à voir que cette bande de touristes qui plus tard les remplacèrent ! Mais ce devait être nous autres, trois compères, que les baudets avaient dû trouver drôles à regarder !

Nous repartons vers 11 h 30 vers Suze et arrivons à l'heure du déjeuner à Venaus (km 13 ; alt. 610 m). Jean y trouve une pharmacie ouverte pour acheter de quoi soulager un léger début de sciatique qui l'avait chagriné depuis la nuit dernière. La chaleur augmente et nous nous forçons à boire plus fréquemment. Nous nous arrêtons au restaurant Marzo Candida. J'y découvre, dans les toilettes, que les robinets du lavabo sont ingénieusement actionnés au niveau du sol par une paire de pédales, l'une bleue l'autre rouge, sur lesquelles il faut appuyer pour que l'eau froide ou l'eau chaude coule. Je ne peux résister en sortant à jouer au mâle averti et prévenir mes compagnons de route : « Attention à la paire de "pédales" dans les W.C. ! ».

L'hôtesse blonde et sympathique nous sert efficacement « l'antipasto, il primo, il secondo e il postre » (l'entrée, les pâtes, le plat principal et le dessert). Ah ! la bonne cuisine familiale traditionnelle piémontaise ! Pendant le repas, Étienne nous parle de ses recherches de disques vinyles dont il fait collection. Il découvre des trésors, et cela le passionne.

Après Venaus, la sieste rapide et digestive que nous nous accordons dans un petit pré carré le long d'un ruisseau me permet de complètement récupérer de ma nuit agitée. Au réveil, voilà que le petit ruisseau s'est asséché, irrigation interrompue : à voir notre sommeil, le paysan local a dû juger que nous avions suffisamment éclusé ! Puis, après avoir encore traversé un pont sur le Cenisechia, nous nous engageons sur la rive gauche du val de Suze, trouvant une route calme pour progresser vers Turin. Évitant Suze, nous continuons ainsi notre randonnée en suivant les taus (la lettre grecque, désignant la forme de la croix franciscaine) surmontés d'une colombe qui jalonnent le chemin de Vézelay à Assise. Ces signes sont dessinés en jaune à chaque changement possible de direction. Nous avons commencé à les rencontrer à Jarrier en Maurienne, et depuis, ces taus nous ont bien servi à repérer le bon chemin.

Nous passons à Pietrastretta di Mompantero (km 16,8 ; alt. 520 m) devant le bien trop moderne sanctuaire de la Madone de Rochemelon, construit en 1961. Le Rochemelon est la plus haute des montagnes de la Vallée de Suse, et la première montée documentée y fut effectuée le 1^{er} septembre 1358 par Boniface Rotario d'Asti : celui-ci, emprisonné aux lieux saints lors d'une

La direttissima du 150^e

croisade, fit le vœu de monter sur la plus haute cime d'Italie, si jamais il était libéré. Et on croyait alors que Le Rochemelon était la majeure cime des Alpes. Pendant son ascension, Boniface construisit un refuge, l'actuel "Cà d'Asti", qui peut donc être considéré le plus ancien refuge des Alpes. Il emporta un triptyque de la Vierge, le laissant en haut en témoignage de son entreprise.

Hier a eu lieu la course des 3030 VK (3,030 km de dénivelé vertical sur 10,3 km de sentiers !), depuis Suze vers l'autre sanctuaire de la vierge installé au sommet de la montagne à 3538 m. Nous apprendrons plus tard que le vainqueur de cette nouvelle course alpestre a effectué l'ascension en 2 h 32 minutes, soit presque 1200 m de dénivelé vertical à l'heure ! J'en frémis, moi qui au mieux de ma forme arrive peut-être à n'en faire que 400 !

Traversant des hameaux très paisibles, nous faisons une pause pour boire au pied de la chapelle Sainte-Marie des Grâces (km 22 ; alt. 473 m). C'est encore l'heure de la sieste en Piémont : Étienne prend plaisir à photographier des petits vieux assoupis sur leurs balcons ou sur des bancs publics ! Toute la région nous donne en fait l'impression d'être assoupie : maisons fermées, et agriculture en jachère. Voici l'église Saint-Jean Baptiste de Foresto (km 23 ; alt. 483 m) et derrière, un étroit défilé encaissé dans la paroi rocheuse. Nous faisons une pause sur une murette près d'un pré rempli de poules, de coqs et de dindes. Je m'amuse à pousser le cri du dindon, et une dinde accourt en pépianant elle aussi ! Seules ces volailles ne font pas la sieste ici, semble-t-il !

Entrant dans Bussoleno le long de la voie ferrée vers 17 h 30, c'est l'heure de la « passeggiata », cette promenade vespérale que les Italiens adorent faire après la sieste : il y a bien du monde sur les trottoirs et on nous dévisage avec attention, barbues et jambes nues que nous sommes, et surtout Étienne avec son écusson « Savoie libre » bien en évidence sur sa poitrine.

Nous parcourons la bourgade de long en large, d'abord pour trouver et acheter des cartes géographiques suffisamment précises pour la suite de notre périple – j'en trouve deux dans un bazar – et ensuite à la recherche de quoi nous loger.

Franchissant la Doire Ripaire (quel beau nom pour une rivière !), nous allons jusqu'au clocher de Sainte-Marie de l'Assomption. Il y a des gens qui jouent aux échecs sur un échiquier géant dans la rue Fontan, mais pas d'hôtel. On nous recommande le quartier de la gare : c'est là d'où nous venons ! Nous rebroussons chemin et trouvons finalement de quoi passer la nuit dans la pizzeria-hôtel de Giovanna Bracciano, en face de la gare. Quelle joie, cette fois-ci, de nous permettre le luxe d'avoir chacun notre chambre ! Aucun ronflement étranger ne viendra troubler mon sommeil ...

On nous demande, comme à l'ordinaire en Italie, nos « documenti » c'est-à-dire passeport ou carte d'identité, car les fiches d'hôtel sont toujours en vigueur dans ce pays. Nous allons, après une bonne douche, dîner au restaurant Al Museo découvert par Étienne au milieu d'une cour fermée, où les agnolotti maison (genre de ravioles typiquement piémontaises) sont un régal. Et nous retournons nous coucher (km 27 ; alt. 440 m) dès le dîner terminé, impatients de profiter d'une nuit solitaire qui sera sûrement plus reposante que la précédente ! Nous payons d'avance la note d'hôtel, et vite, dodo !

La direttissima du 150^e

Samedi 14 Août : Bussoleno – Sacra San Michele – 24 km – Déniv. 910 m

Comme prévue, la nuit a été excellente mais panique au lever ! Je me rends compte qu'après avoir payé la note hier au soir, on ne nous a pas rendu nos cartes d'identité. Hélas, la propriétaire nous a aussi fait comprendre qu'elle ne reviendrait pas avant 10 h 30 ce matin-là, nous faisant remettre une clef fermant l'hôtel et à remettre dans la boîte aux lettres en sortant. Heureusement, une note sur une porte en bas indique un numéro de téléphone, que j'appelle grâce au téléphone portable de Jean, et M^{me} Bracciano, bien ennuyée arrive 10 minutes plus tard nous rendre en baillant et en s'excusant les « documenti » qu'elle avait cachés dans un tiroir. Ouf !

Petit déjeuner juste à côté dans un bar voisin géré par une gentille demoiselle qui se met en quatre pour nous satisfaire : Jean apporte sa propre chicorée en poudre (Ricoré) et ne réclame que de l'eau bouillante avec son croissant, moi je veux un double express allongé d'eau à l'américaine, et Étienne veut un renversé ! Puis mise en route à travers Bussoleno, où nous franchissons une dernière fois le pont sur la Douare Ripaire pour nous retrouver désormais sur la rive droite du Val de Suze.

Sortant de Bussoleno, alors que j'essaie d'entrer dans l'antichambre d'une banque pour faire un retrait à un guichet automatique, je me fais tancer d'un « occupato ! » (occupé) retentissant par une bourgeoise qui s'y trouvait déjà ... comme si j'avais osé pénétrer dans des toilettes de dames ! Quand elle a obtenu son retrait et sort, je profère dans la langue de Dante les plus correctes excuses que je connaisse : je ne l'avais vraiment pas vue. Mais elle m'ignore dédaigneusement et serrant son sac sous son bras s'éloigne vivement. Alors je lance : « J'espère au moins que vous avez laissé de l'argent pour les autres ! »

La pluie se met à tomber peu après. C'est la première fois en route depuis notre départ. Enfilant nos anoraks, nous couvrons nos sacs de leur enveloppe étanche et progressons le long d'une route « statale » (nationale) bruyante puis, après San Giorio di Susa (Saint-Jeoire de Suse), obliquons (km 7,5; alt. 421m) sur un chemin vicinal plus tranquille montant vers Villar Focchiardo.

Nous remarquons souvent dans les vignes, ou pendues aux fenêtres et balcons, des affiches « No T.A.V. ! » (No Treno Alta Velocita = Non au Train à Grande Vitesse) dénonçant et refusant la future intrusion du TGV dans le val de Suze. Jean juge perdue d'avance cette bataille contre la volonté de relier efficacement par le rail Turin à Lyon : il y a bien des chances que ce projet pour l'horizon 2020 soit réalisé malgré l'opposition et le soutien des écologistes italiens aux résidents locaux, effrayés du bruit à venir. De nombreuses maisons et propriétés affichent d'ailleurs déjà des panneaux de vente.

Pour l'instant ce n'est pas le bruit du TAV qui nous agace, mais bien celui de tous les chiens, petits et grands, gros et maigres, loups ou roquets, qui aboient à tue-tête sur notre passage dans les hameaux et villages. Il y en a derrière chaque portail et clôture, sur chaque balcon et terrasse, et à peine approchons-nous d'un groupe de maisons que les aboiements se communiquent jusqu'au fin fond de l'agglomération. Où est le problème du TAV ? Il y a tellement de toutous aboyeurs que le bruit du passage du train sera de toute façon couvert par leur hargne vérociférante ! Et puis, cela empêchera-t-il le sommeil des petits

La direttissima du 150^e

vieux assoupis que les chiens ne réveillent même pas ?

Nous faisons halte à un bistrot de Villar Focchiardo, où le barman énorme avale un sandwich géant à sa mesure, puis repartons vers le cimetière (km 8,7 ; alt. 465 m) mais devons faire demi-tour : le chemin indiqué sur la carte n'existe plus. C'est alors que Jean s'aperçoit que les cartes au 50 millièmes que j'ai achetées la veille à Bussoleno datent de ... 1982 ! Cela nous jouera des tours, c'est sûr, et nous vaudra même de sérieux contours et décontours !

Les chiens continuent à aboyer, la caravane se cherche ... Heureusement un jeune homme en voiture nous indique la bonne voie, et nous voici repartis vers San Antonio de Suze où nous nous arrêtons sur la place de l'église pour pique-niquer (km 13,5 ; 387 m). Jean a acheté un excellent melon et des tomates au marché local ; il y a encore un bout du pain de campagne français un peu rassis acheté au Moutaret voici une semaine, du saucisson et du fromage transalpins tout aussi faisandés l'un que l'autre, et de l'eau fraîche de la fontaine voisine : qu'importe le mélange, nous voilà néanmoins rassasiés !

La pluie, qui avait bien voulu s'interrompre lors de notre repas, se met à redoubler alors que, après Vaie, nous arrivons à la Chiesa di San Michele (km 18,5 ; 382 m). C'est l'endroit où la vallée se rétrécit (cluse) et d'où l'on peut rejoindre par un sentier muletier la fameuse abbaye de la Sacra San Michele, bâtie sur le verrou glaciaire qui domine, le mont Pirchiriano, 600 m plus haut.

Au départ du sentier près de l'église Saint-Pierre, à droite, un panneau annonce 1 h 20 de marche ; à gauche, un autre panneau annonce 1 h 45 ... Nous allons en fait effectuer la montée en 1 h 10 minutes, malgré la précarité du chemin fait de dalles rendues lisses au cours des siècles par l'usure de traîneaux ferrailés descendant billes de bois et lauzes depuis les hauteurs.

La pluie triple pendant notre ascension, rendant la glissade encore plus plausible, mais Jean qui marche devant choisit avec soin la trajectoire idéale, souvent en bordure des dalles, afin d'éviter le danger. Au sommet (km 22,4 ; 872 m), il y a un col : à droite un hôtel, à gauche un promontoire rocheux au bout duquel a été édifiée l'abbaye. Nous négocions un bon prix pour trois chambres séparées à l'hôtel où, en ce jour si maussade, il n'y a point d'autres clients que les trois grenouilles savoyardes et humides que nous sommes.

Pendant qu'on prépare nos chambres, nous montons à la Sacra, 800 m plus loin (km 23,2 ; 962 m). La silhouette fantomatique de cette construction des 10^{ème} et 11^{ème} siècles ne cesse d'apparaître et de disparaître dans les nuées qui la baignent, et le spectacle est fort romantique. La légende veut que des anges aient aidé à bâtir ce monastère bénédictin dédié à l'archange saint Michel et symbole du Piémont. Elle est située à mi-chemin entre le Mont Saint-Michel de Normandie et la grotte de Gargano (l'ergot de l'Italie sur l'Adriatique), également dédiée à l'archange.

L'abbaye tomba en quasi désuétude en 1629, mais fut confiée par le roi Charles Albert en 1836 à une jeune congrégation de contemplatifs, l'institut de Charité des pères Rosminiens. Antoine Rosmini (1797-1855), prêtre et philosophe, malgré certaines controverses concernant certaines de ses thèses abordant le rapport entre foi et raison et qui furent pour un temps mises à

La direttissima du 150^e

l'index, a été béatifié par le pape Benoît XVI en 2007.

Après que nous ayons passé les ruines de la chapelle d'un ancien cimetière de moines, une rampe pavée de deux lignes de dalles longitudinales monte vers un monumental escalier ancré dans la roche serpentine.

Malgré la pluie qui quadruple, l'entrée est payante et on me répond avec un grand sourire : « Non, on ne fait pas de prix spécial pour ceux qui viennent à pied depuis la France ». Voilà que mes tentatives de marchandage sont noyées, elles aussi ! Nous achetons nos billets et gravissons une bonne centaine de marches en extérieur sous une statue moderne de saint Michel, puis en intérieur, sous de belles voûtes romanes, une autre centaine : c'est « l'escalier des morts » dont les niches accueillaient, jusqu'aux premières décennies du 20^{ème} siècle, les dépouilles momifiées des moines ! Maintenant ce sont dans des caveaux murés qu'on a donné le repos à ces cadavres ...

Presqu'en haut, nous admirons la belle Porte du Zodiaque avec linteaux de pierre torsadée et hauts de piliers sculptés au 12^{ème} siècle. Et enfin nous atteignons l'église principale, vaste et baignée d'une lumière chaude et apaisante, où un enregistrement diffusé de chants grégoriens renforce l'impression de paix et de plénitude. Certaines de mes anciennes connaissances du Chemin de Compostelle, si elles avaient été avec nous, m'auraient dit : « Ne ressens-tu pas ce flux d'énergie dans lequel nous baignons ? » ... Et j'aurais hoché la tête, rien que pour leur faire plaisir, bien que je ne sois en aucune mesure capable d'attester que c'est bien d'énergie dont il s'agisse !

Nous admirons tableaux et fresques sur les murs et en dessous les sarcophages (eux aussi en serpentine) de certains jeunes princes et princesses de la famille des Savoie déposés là depuis 1937. J'allume une bougie devant la madone en la priant d'intercéder pour un ami de mon fils qui vient de se suicider. Une terrasse extérieure domine à pic la vallée, mais la vue est limitée par les vapeurs humides qui en montent. C'est comme si on était au sommet de la terre !

De retour à la billetterie, nous envoyons des cartes postales à nos familles, et puis nous rentrons vite à l'hôtel (km 24 ; 872 m) nous réchauffer sous une bonne douche d'eau brûlante. Apéritif et dîner en discutant avec le fils de la patronne qui semble aimer la plaisanterie.

En remontant nous coucher, nous saluons son grand-père qui profite du poste de télévision de la salle commune ; il a bon pied, bon œil mais mauvaises oreilles, nous a-t-on prévenus. Mais, heureusement, il est affublé d'un casque lié à l'appareil, donc le son va directement à ses conduits auditifs sans besoin de faire hurler le poste. Nous pourrions dormir tranquille malgré « il nonno » (le grand-père) et sa télé !

La direttissima du 150^e

Dimanche 15 Août : S.S. Michele - Piosasco S. Vito – 26 km - Dén. 838 m

Petit déjeuner à 7 h 30 : thé pour Etienne, café noir pour moi. Jean, comme tous les matins, ne demande que de l'eau chaude à la patronne car, craignant les excitants, il continue à utiliser sa Ricoré et se prépare son propre breuvage. L'accorte patronne de l'hôtel nous raconte que « il nonno » a 88 ans, qu'il conduit encore sa voiture depuis Turin pour venir passer ici les mois de juillet et août, qu'il aime se promener dans les bois pour ramasser les champignons, et qu'il regarde la TV tous les soirs jusqu'à 2 h du matin ! Vive les écouteurs ...

Dehors, grand soleil et ciel bleu ce matin, aussi après avoir réglé la note, nous nous séparons. Je rédige mon journal en gardant les sacs sous une stèle rappelant la réouverture de 1982 à 1992 du « Sentiero dei Franchi » (sentier des Francs) : on dit que c'est par ce chemin de crêtes descendant depuis Oulx que Charlemagne serait venu vaincre les Lombards en 773 à la bataille des cluses (ces cluses sont la Chiusa di San Michele et celle de Condove, de l'autre côté de la vallée).

Jean et Etienne, eux, remontent à la Sacra faire les photos qu'ils n'avaient pu faire la veille de tout le panorama vu depuis l'abbaye. Ils en reviennent pour m'apprendre qu'il y a de la neige fraîchement tombée sur Le Rochemelon et sur les sommets dominant le Mont-Cenis. Peut-être même est-elle tombée au col ? Nous sommes passés là, au sec, deux jours plus tôt seulement : la Providence veillait sur nous !

Alors que des nuées montant de la vallée reviennent caresser les vieilles pierres de la Sacra, nous reprenons tous les trois la descente vers San Pietro (km 3 ; 750 m) au dessus de San Ambrogio, puis sur la route goudronnée en direction des lacs d'Avigliana. Nous y rencontrons de hardis cyclistes profitant de la fraîcheur matinale pour grimper vers l'abbaye. Nous saluons chacun d'eux d'un "buon giorno" (bonjour) ou d'un "salve" (salut) et d'un encouragement appuyé. De belles variétés d'arbres de toutes sortes poussent au flanc de la montagne, et la leçon vivante de botanique donnée par Jean peut continuer. La horde de vélocipédistes est bientôt augmentée d'un défilé de voitures montant vers le lieu saint pour profiter de ce beau jour où l'on fête non seulement le dimanche mais aussi l'Assomption de la Vierge.

Aussi, descendus jusqu'à Meana (km 10,8 ; alt. 362 m) entre les deux lacs d'Avigliana, nous décidons de poursuivre vers Trana non pas par la route, mais par un plus calme sentier pédestre faisant le tour du petit lac oriental. Nous y rencontrons un cavalier, un petit groupe de jeunes, un couple, et un petit homme qui récolte les mûres : encore une fois, c'est peu de promeneurs pour un jour férié : les gens se sédentarisent de plus en plus. Par contre la plage municipale du lac, côté est, se remplit de familles arrivées là en voiture pour pique-niquer. Nous prenons (km 13 ; 353 m) la longue ligne droite qui se termine par la montée vers le sanctuaire de Trana dont le clocher, haut de 50 mètres, domine la vallée (km 15 ; 406 m). C'est, comme Myans en Savoie, un lieu de pèlerinage devant une madone de bois noir : Sainte-Marie des Étoiles.

Étienne a faim. Par l'intermédiaire d'une dame fort obligeante, le recteur du sanctuaire indique où nous pourrions trouver des restaurants. Nous ne trouvons pas le premier restaurant indiqué et le deuxième est malheureusement fermé,

La direttissima du 150^e

mais nous arrivons à temps au troisième, la Vecchia Locanda (Vieille Auberge), juste après le pont sur le Sangone, pour avoir une place à l'heure du déjeuner (km 16.6 ; 380 m). En ce jour festif, toute la bourgade ou presque est venue en famille faire « una mangiata » (une grande "bouffe" !) : les salles sont déjà pleines !

On nous accepte tout de même dans l'arrière salle voûtée de briques après nous avoir notifiés que ce serait un menu fixe à 40 euros tout compris. Nous prenons place à 12 h 30, et le déjeuner dure ... jusqu'à 15 h 30, et mon Dieu qu'il est copieux ! Quatre sortes d' "antipasti", deux de "primo", deux de "secondo", et une multitude de desserts variés ! Ce sont trois bonbonnes gavées – et non plus trois bonshommes – qui reprennent la route vers Bruino. Ni Étienne, ni Jean, ni moi-même n'avons encore faim !

Voici un sanctuaire sur lequel est collé un portrait à la mémoire de Don Bosco (1815-1888). Jean nous rappelle que ce grand éducateur piémontais, fondateur des congrégations salésiennes, est son saint patron. La famille Maistre a fait partie des premiers grands bienfaiteurs de son œuvre auprès des enfants défavorisés et Don Bosco était régulièrement invité à Borgo. Notre arrière grand père Xavier, enfant, était frappé des tours de passe-passe que Don Bosco était capable de faire, saisissant par exemple le nez d'un enfant et en faisant sortir une châtaigne ! C'est en 1883 que fut créée par Don Bosco, à la demande d'Eugène de Maistre, l'école des sœurs salésiennes qui se trouvait à côté de la chapelle au bout des colonnades du côté est de Borgo et qui permit de donner de l'éducation aux enfants des fermes.

Dès que nous le pouvons, nous quittons la nationale et prenons des chemins plus tranquilles sous futaie le long de la montagne. Tranquillité ne veut pas dire absence de bruit : des chiens de toutes races nous accueillent de leur hargne bruyante dès que nous longeons la moindre habitation ! Ils font leur métier mais nous aurions parfois bien envie de les réduire au silence ...

Étienne nous a bien fait rire plus tôt pendant ce voyage, racontant quel était le déguisement de son cousin Alexis de Kermel pour l'enterrement de sa vie de garçon en juillet dernier et ses aventures costumé en chevalier blanc à Paris. Et voilà qu'aujourd'hui il découvre avec stupeur la silhouette dudit chevalier peinte au pochoir sur un mur. Ah, si celui-ci pouvait seulement s'incarner ici pour pourfendre toute cette engeance de canidés ! En fait, ce signe est le sigle de ralliement de la Ligue Lombarde, l'équivalente du Front National en France.

Nous rejoignons Merlino (km 21 ; alt. 351 m), puis La Quercia (km 23,5 ; alt. 328 m), remontons depuis Piosasco (km 24 ; 315 m) vers le bourg San Vito et son faux château médiéval, et en cherchant un peu car notre carte est loin d'être à jour, nous atteignons la trattoria San Giorgio (km 26 ; 387 m), où, nous a-t-on dit, on nous donnera peut-être une chambre. Bien que théoriquement close pour les fêtes, le fils de la propriétaire (Maria Abello) nous ouvre la grille, voit notre fatigue, se laisse attendrir et après avoir plaidé notre cause auprès de sa mère qui cuisine, nous arrange fort gentiment une chambre pour trois : encore un lit double et un petit matelas sur lit d'enfant mais dans un coin. D'autorité je choisis le petit lit, laissant à Étienne la joie de partager le grand lit avec son père. Mais je suis lourd, et je constate que les lattes de bois arqué de mon sommier s'échappent aisément de leur logement quand je m'assois dessus ! Je

La direttissima du 150^e

répare, mais il faudra que je fasse attention à bien répartir mon poids en m'allongeant pour éviter le problème...

Après avoir bu une bière fraîche sous les auvents de la charmante terrasse et pris notre douche, nous descendons dans la salle à manger pour un repas des plus simples : une assiette d'« agnolotti della mamma » confectionnés à l'ancienne et cuits à point par madame mère, et « un gelato » (une glace). Dans la salle, il y a seulement des amis du propriétaire dont une petite fille très bébé gâtée qui parle italien et anglais. Au mur, icône inattendue, une intéressante « Table généalogique de la royale maison de Savoie », ancienne et allant jusqu'au premier roi de Sardaigne Victor-Amédée II (1666-1732).

Pendant la nuit, je me lève pour un besoin, et au retour me pose un peu trop lourdement sur mon lit : crac, deux ou trois lattes sautent à nouveau ! Je n'ose réveiller mes compagnons (qui ronflent allègrement) en allumant pour procéder à une nouvelle réparation. Qu'importe ! je me rendors assez vite malgré l'affaissement partiel de mon sommier. Je pense que cet inconfort est moindre que celui de partager le lit de mon cousin ... 😊

La direttissima du 150^e

Lundi 16 Août : Pioscasso San Vito – Nicholino – 27 km – Déniv. 162 m

Petit déjeuner sympathique pendant lequel le fils de la propriétaire nous révèle sa passion pour les gravures anciennes sur l'époque napoléonienne que nous avons vues accrochées dans les couloirs à l'étage. Il nous recommande un itinéraire vers le palais de Stupinigi que Jean aimerait bien montrer à Etienne, mais nous confirme que l'on ne peut en voir que l'extérieur.

En descendant au petit matin, le ciel est bleu, la visibilité est parfaite, et nous admirons l'arc des sommets alpins autour du Piémont, en particulier le Mont Viso (3841 m) qui domine au sud. Au dessus de San Vito derrière nous, on remarque la surface complètement dénudée du Mont San Giorgio dont les forêts de pin noir d'Autriche furent désastreusement incendiées en février 1999, causant, hélas, la mort d'un jeune pompier volontaire ...

Il faut une heure pour sortir de l'agglomération bourgeonnante de Piossasco et atteindre enfin, après avoir longé un cimetière dédié aux « Bersaglieri Alpini » (Chasseurs Alpains de l'armée italienne), les premières routes de campagne (km 4 ; alt. 284 m). Depuis la plaine, l'on admire encore plus la cime hardie du Mont Viso. Puis il nous faut suivre un moment une voie expresse (km 6 ; alt. 274 m) pour rejoindre la bourgade industrielle de Gerbole - Zucche (km 8,3 ; alt. 264 m), sans grand intérêt, mis à part, bien sûr, le concert vocal de nos fidèles roquets et molosses derrière chaque portail ...

Depuis que nous sommes en Italie, nous remarquons régulièrement le long des routes la présence de croix sommaires plantées agrémentées de bouquets de fleurs artificielles, et quelquefois d'un portrait. Il s'agit pour la plupart de jeunes gens victimes d'accident de la circulation sur leur mobylette ou vespa. « Sélection naturelle ! », observe alors Jean de façon cynique, mais hélas malheureusement objective, car beaucoup meurent d'excès de vitesse. Du sommet de la pyramide naturelle où il trône, l'humain n'a plus d'autre prédateur que lui-même, et son arme de prédilection : son propre véhicule !

Notre trajet aujourd'hui a tout de la dent de scie, tant il faut contourner de complexes industriels et lotissements qui n'existent pas sur notre carte. Incertains, nous questionnons une employée des postes sur son scooter. Elle nous envoie faire de nouveaux zigzags : « À gauche, puis au prochain giratoire, à droite, puis après l'autoroute vers Pinerolo, encore à gauche ! ».

Nous atteignons le hameau de San Dalmazzo avec sa chapelle dédiée à la Madone du Carmin et son clocher élancé (km 11 ; 255 m). Nous continuons après Palmero vers ce que nous croyons être un raccourci à travers les champs de maïs vers Stupinigi. La carte trop vieille et inexacte achetée à Bussoleno nous fourvoie de nouveau et nous arrivons à un cul de sac dans la boue d'un bois de peupliers récemment irrigué (km 13 ; 249 m). Encore un kilomètre de trop pour rien, demi-tour et ... refaire une dent de scie !

Approchant des bois de Stupinigi, nous commençons à rencontrer quelques unes de ces créatures émigrées d'Afrique ou des pays d'Europe orientale que chassent certains mâles Piémontais et qui occupent les chemins creux dans l'attente de la passe. Le gibier de ces forêts, tant prisé par Victor-Amédée II, n'est plus ce qu'il était !

La direttissima du 150^e

Nous voici enfin en vue du « palazzino » (petit palais), élégante demeure de chasse que Victor-Amédée II fit bâtir en 1731. Nous devinons sa silhouette à quatre kilomètres de distance : longue ligne droite ! Nous passons à proximité du petit château de Parpaglia, qui fut propriété des comtes de San Secondo. Les bois de Stupinigi, autrefois magnifiques, sont maintenant tristes à voir, laissés à l'abandon, et il y a de grandes portions converties en champs agricoles. Les allées ne sont pas entretenues, et nous ne voyons pas d'oiseaux à l'exception d'un vol de guêpiers en migration occupant gaiement un arbre solitaire. Nous les observons à la jumelle un moment.

Le cerf qui domine le toit du palais, une belle statue de bronze, grossit au fur et à mesure que nous en approchons, mais notre progression est bloquée par les barrières de sécurité de la route qui contourne les grilles de la propriété (km 19,8 ; 242 m). Nous coupons à travers les prés pour éviter le danger des voitures et contournons le palais pour arriver sur l'esplanade nord par le côté de la chapelle, fermée, hélas, elle aussi ! De ce nouveau point de vue, la façade du château, repeinte en blanc, est plus agréable à regarder que depuis le côté sud où elle est encore en phase de restauration. Restauration ? Ne parlons pas de restauration : ce mot nous rappelle que nos estomacs crient famine et qu'aucun restaurant ne semble ouvert sur ce lieu touristique !

Un petit vieux sur un banc près d'une fontaine indique à Jean que le seul espoir de pouvoir croquer quelque chose à cette heure tardive (il est 15 h) est chez Chico, dans la bourgade voisine de Borgaretto (km 21,8). En arrivant à cette trattoria, Monsieur Chico nous dit d'abord qu'il est trop tard, et puis devant nos mines déconfites, se ravise, se tourne vers Madame qui hoche la tête favorablement, et ouf ! nous voilà vite installés dans un vaste hangar salle à manger où il nous sert melons, jambons et « pastasciutta » (pâtes). Au mur, des photos de Laurel et Hardy, de Sofia Loren, Totò et autres acteurs célèbres, certains mangeant eux aussi la pastasciutta. Viva l'Italia !

Monsieur Chico est fort aimable et nous indique le seul endroit où il est sûr que nous trouverons à dormir : l'Euromotel de Nichelino, à 3 km de là. Sous le regard de corneilles mantelées perchées sur un pylône électrique, nous atteignons par des routes sales et bruyantes la zone de banlieue à proximité des usines Fiat. Tache de couleur : une affiche nous y rappelle que l'on fête aussi à Turin le 150^{ème} anniversaire de l'unité de l'Italie. Mieux encore : l'hôtel est propre et l'accueil très correct. J'obtiens trois chambres indépendantes à un prix raisonnable : c'est peut-être du luxe, mais que c'est agréable de pouvoir dormir solitaire et de bénéficier de sa propre salle de bains !

Rafraîchis, lessive faite, nous cherchons de quoi dîner et trouvons une pizzeria ouverte. Le patron vient au dessert s'asseoir à notre table. C'est un égyptien copte réfugié en Italie depuis 27 ans et qui s'intéresse beaucoup à nous, ces deux hommes mûrs accompagnés d'un beau jeune homme ... trop même, au point de rendre Jean et moi soupçonneux de ses motivations. Payant la note, nous le saluons d'une poignée de main très ferme, et regagnons l'hôtel (km 27 ; alt. 225 m), vérifiant que personne ne nous suit et encadrant bien Étienne, qui n'a rien ressenti de l'intérêt qu'on lui portait !

La direttissima du 150^e

Mardi 17 Août : Michelino – Carignano – 19 km – Dénivelé 52 m

« Même s'il ne se visite pas, allons quand même voir la vue sur le château de Moncalieri » – a proposé Etienne au petit déjeuner. C'est à 3 km de là par la ville et nous nous y rendons par des avenues bordées d'immeubles ocres, jaunes ou gris. Des retraités prennent leur café aux terrasses des bistrotts en lisant leur journal et en commentant les nouvelles du jour avec véhémence.

Franchissant un passage souterrain, nous arrivons au pont Timisoara. Le Pô (km 3,2 ; alt. 220 m) a l'air de couler dans la mauvaise direction, du sud au nord, puisque, prenant sa source sur les flancs du Mont Viso, il monte contourner la colline de Superga au dessus de Turin avant de repartir vers l'est et se jeter dans l'Adriatique après avoir parcouru 652 km. Nous avons envisagé de monter sur les hauteurs de Superga, mais la densité urbaine nous pèse. La vue sur le château depuis le pont nous suffit. Cette grande bâtisse carrée et austère fut longtemps résidence de la cour de Savoie, mais un incendie partiel d'une des tours d'angle en empêche la visite. Et puis, il y a trop d'agglomérations d'immeubles de toutes sortes qui y ont surgi pour avoir envie de gravir cette colline. Retrouvons vite le calme campagnard ...

Ainsi, repartant vers le sud, nous nous engageons sur une piste cyclable et commençons à remonter la rive gauche du fleuve vers le sud. La piste rejoint près du Pô (km 5,3 ; alt. 221 m) un canal en cours de réfection et c'est là notre seule grande distraction de la matinée que d'observer la manière dont on reconstruit les grandes dalles de béton armée qui flanquent le canal.

Le soleil commence à taper fort, la brume de chaleur s'est levée. On ne voit plus les Alpes à l'horizon. En fait, c'est ce genre de conditions moites et pesantes que l'on rencontre habituellement en été dans le Piémont, aussi faut-il rendre grâce pour le temps plus frais et l'atmosphère plus limpide qui nous ont accompagnés les jours précédents. À part la vue de quelques cormorans séchant leurs ailes le long de poches d'eau entre le canal et le fleuve, nous ne voyons que « grano » (maïs) et « pioppi » (peupliers) à perte de vue, rien de bien emballant en somme, et c'est avec plaisir que nous envisageons notre halte de midi. C'est un déjeuner tranquille, style buffet, à l'ombre d'une tonnelle dans le centre de la bourgade de La Loggia (km 12,3 ; alt. 230 m).

Puis départ pour un dernier long bout de ligne droite sur la « regionale 20 » (départementale) vers Carignano. J'ai appelé sur le portable de Jean « mia cara cugina » (ma chère cousine) Constance qui est toute heureuse de nous recevoir pour la nuit chez elle à San Giacomo, à une trentaine de kilomètres de Carignano. Nous avons convenu qu'Eppi viendra nous chercher à 17 h 30 devant l'église. En route, nous entrons dans un supermarché pour acheter deux bouteilles de vrai champagne français pour nos bons cousins ... Des « selvagigne » (créatures sauvages) réapparaissent sur les chemins de traverse et nous dévisagent en souriant : sortons-nous d'un autre monde ?

Il y a plusieurs clochers dans Carignano, mais nous nous dirigeons vers le campanile le plus élevé, pensant bien que ce doit être celui de la paroisse principale (km 19 ; alt. 232 m). Dilemme : devant l'église de Carignano, pas de bistrot ! Il n'est que 16 h 50. Comme il y a 40 minutes à attendre, nous allons boire un verre au « piccolo bar » (petit bar) dans l'avenue principale. Puis

La direttissima du 150^e

Etienne nous laisse au bar et retourne à l'église attendre et bientôt le revoilà avec notre chauffeur qui vient nous prendre : qu'il est bon de revoir Eppi, rayonnant et en bien meilleure forme depuis que lui aussi a pris sa retraite ! Une demi-heure plus tard, nous voici à la magnifique maison des Reviglio à San Giacomo, et Constance, radieuse comme toujours, tombe dans nos bras et nous fait le plus gracieux accueil. Même la chienne Jolie nous fait la fête ! Ça y est : « Halte là, les Savoyards sont là ! » (chanson connue) ...

Grande séance photo de famille, et découverte d'Adélaïde, la deuxième fille de Guido et Francesca, toute aussi mignonne que sa sœur Olympia. Petit vin blanc servi par Eppi. Etienne et Carlo parlent de leur passion commune pour les disques vinyles de nos jeunes années. Dîner « à la Costanza » : pâtes « palia e fieno » (paille et foin) avec saucisson, vin rouge et fromage. Nous projetons par la TV les photos prises par Jean et Etienne, et puis vite : dodo !

La direttissima du 150^e

Mercredi 18 Août : Carignano – Borgo Cornalese – 9 km – Dénivelé 20 m

Quelle délicieuse matinée passée à converser de tout et de rien avec nos chers cousins ! Je vais admirer le potager d'Eppi, jardinier hors pair. Avec Jean, il nous emmène faire le tour de la propriété à la grande joie de la seule chienne, Jolie, qui garde les lieux. Nous apprenons que les autres bergers allemands ont disparu, ayant sans doute crevé dans les cultures avoisinantes à cause d'appâts empoisonnés répandus par les fermiers du coin.

On voit que l'été a été plus pluvieux qu'à l'ordinaire : il y a de l'eau dans le joli étang bordé de buis et d'herbes aquatiques, alors que je l'ai bien souvent vu asséché à cette période de l'année. Nous contemplons les plantations de peuplier qu'Eppi a distribué tout autour du petit parc dans lequel il y a bien d'autres essences végétales, variées et odoriférantes. Les plus grands arbres apportent une ombre rafraichissante. Pendant ce temps, Francesca échange des « barzelette » (blagues) avec Étienne sous le bien agréable portique de la maison, et du coup, inquiète de la langue parlée par sa mère, la petite Olympia pose des questions savantes à sa grand-mère. Et celle-ci la rassure : « A San Giacomo, la vita è sempre bella ! » (la vie est toujours belle).

Puis, après un dernier déjeuner fort sympathique, Guido s'offre à nous ramener en voiture jusqu'à l'église de Carignano d'où nous reprendrons notre marche en sa compagnie. Quelle bonne idée !

Nous traversons le Pô, où, signe d'espoir pour cette nature tant abimée par les excès de pesticides, il y a deux pêcheurs. Après le pont (km 1,6 : 230 m), tombant peut-être sous le charme d'une de ces aguichantes créatures qui enfourche la vespa d'un client et disparaît dans un nuage de poussière, nous nous égarons un peu : nous prenons la première plutôt que la deuxième route à droite, si bien qu'il nous faut accomplir toute une boucle à travers maïs, peupliers et bras morts du Pô avant de rejoindre (km 7 ; alt. 230 m) la ferme de Tetti Faule et la bonne route vers Borgo Cornalese, notre ultime étape ...

Qu'importe notre égarement passager ! Nous trouvons deux beaux chênes à embrasser, reliques des forêts locales remplacées aujourd'hui par des peupliers de culture. Et nous avons le plus aimable des causeurs qui marche avec nous : Guido ! Son français est impeccable, et ses connaissances d'histoire sont phénoménales. C'est par lui que nous apprenons pourquoi Victor-Emmanuel II, officiellement fils d'un géant de 2 m 04 (Charles Albert), ne mesurait qu' 1 m 54 ... et de nombreuses autres anecdotes toutes aussi passionnantes sur les heurs et malheurs de la Maison de Savoie.

À mon tour, je raconte ce que je sais de l'histoire de Tetti Faule, ferme qui par héritage fut possédée un temps par ma mère avant d'être revendue il y a une trentaine d'année. Cette ferme faisait autrefois partie du grand domaine agricole qu'avait acheté le duc Eugène de Laval Montmorency, l'époux de la fameuse tante Constance, fille de l'écrivain Joseph de Maistre. Le duc, pour faire plaisir à son épouse qui avait grandi en Piémont, entreprit avec l'architecte Benedetto Brunati la construction du château de Borgo, des fermes, du moulin sur la Bialera, et de l'église, tout cela entre 1838 et 1850.

Le duc possédait aussi le château de Beaumesnil en Normandie, où existait

La direttissima du 150^e

une immense glacière creusée sous une île dans les douves. Il fit aussi réaliser une glacière à Borgo, creusée sous les buis entre la maison et les hangars de la ferme. On allait casser l'hiver la glace de la rivière ou des marais (que nous longeons bientôt) pour l'entreposer sous terre, et cela permettait d'entreposer et de garder fraîches beaucoup de provisions durant la saison chaude. Le duc fit aussi installer à Borgo un réservoir d'acétylène pour l'illumination du château par l'éclairage au gaz, luxe suprême à l'époque !

Le domaine de Borgo, dont hérita Constance, fut donnée par celle-ci à son filleul Eugène, fils de Rodolphe de Maistre, et grand-père d'Agnès ma mère et de Xavier le père de Jean et grand-père d'Étienne. Des successions diverses morcelèrent une partie des terres agricoles, mais il reste suffisamment de terres pour assurer une exploitation rentable à mon cousin Henri, frère de Xavier, de Constance et de Chantal.

Guido sert aussi de photographe à notre arrivée vers Borgo par l'allée des peupliers en face du château. Mais voilà que soudain Etienne pousse un cri : une guêpe l'a piqué à la cheville gauche. Fort de son expérience de forestier souvent hors des sentiers battus, Jean n'hésite pas une seconde : il lui fait enlever sa chaussure et se met à mordre et sucer l'endroit de la piqûre, et miracle : cela atténue la vive douleur et le lendemain Etienne n'aura plus aucune douleur !

Après d'autres photos sur l'esplanade devant le porche du château (km 9 ; alt. 230 m), nous entrons par la cour de ferme grâce à Guido qui connaît le code de l'ouverture automatique. Les chiens d'Henri et de Xavier qui erraient là donnent l'alerte, et c'est au bruit de leurs aboiements (de joie : les seuls de notre épopée !) que, contournant la maison vers le parc, nous tombons dans les bras de mon parrain, l'oncle Pierre et de ma marraine, Tante Lydia. Ils sont ravis de nous désaltérer d'une bouteille de Moscato Spumante.

Plus tard nous rejoignent Caterina et Giuliana, puis enfin arrive Xavier que son fils Ludovic est allé chercher à l'aéroport de Milan à son retour d'une chasse à la « grouse » (lagopède) en Écosse. Ce soir là, c'est un vrai banquet digne d'Astérix que nous offrent Caterina et Xavier pour conclure notre pèlerinage entre les capitales savoyardes !

Peut-on qualifier cette direttissima du mot pèlerinage ? Chambéry avait été capitale du duché de Savoie puis ce fut Turin à partir de 1563. Le fameux Saint Suaire, cette mystérieuse image du corps du Christ sur un linceul était autrefois entreposée à la Sainte Chapelle attenante au château des Ducs de Savoie à Chambéry, du pied duquel nous sommes partis. On transporta le précieux linge en 1578 à travers les Alpes jusqu'à Turin où il y est encore ! Et ainsi, nous aussi avons sué sur certains sentiers autrefois pris par le Saint Suaire ...

Donc, pèlerinage ou simple randonnée ? À vous de juger ! Nous avons effectué 306 kilomètres dont 279 à pied avec 12 470 m de dénivelé ...

La direttissima du 150^e

Jeudi 19 Août : Borgo Cornalese – Tournon : retour en voiture

Nous avons eu hier soir la plus délicieuse des soirées familiales que l'on puisse imaginer, royalement (ou en tout cas "ducalement") reçus dans cette antique demeure Montmorency par les descendants Maistre qui y demeurent désormais. Après le muscat pétillant offert par mon parrain, Étienne et Guido sont allés se relaxer dans la piscine pendant que Jean et moi avons très agréablement devisé avec l'Oncle Pierre et Tante Lydia, tous deux en très bonne forme. Puis Caterina nous a emmené découvrir nos appartements pour la nuit, au 2^{ème} étage, et nous avons pris une douche bien méritée.

Nous avons ensuite repris un apéritif dans le jardin devant l'atelier de gravure de Xavier. Il était fort content de sa chasse en Écosse, ayant eu, si j'ai bien compris avec l'ami qui l'accompagnait un tableau de chasse impressionnant : 62 lagopèdes en trois jours ! Il était reposé, rayonnant, et nous racontait ses aventures pendant que Caterina s'activait à nous préparer un banquet. Les jeunes gens, Guido, Étienne et Ludovic étaient ravis de se retrouver. Et les chiens de Xavier et de Caterina frétilaient de cette animation et venaient réclamer des caresses.

Il y avait aussi sur la pelouse deux nouveaux personnages, Oco et Oca, le jeune jars et la jeune oie blanche (6 mois) que Caterina élève et qu'elle a complètement habitués non seulement à la présence humaine, mais aussi à la cohabitation avec des chiens de chasse. Fascinantes créatures, toujours à cacarder gentiment entre elles pour se rassurer et se prévenir l'une et l'autre, elles poussent de plus forts gloussements seulement en cas de danger.

Guido continuait à prendre des photos de nous pendant le somptueux dîner, puis après des adieux reconnaissants de notre part, Ludovic le ramena à sa voiture laissée à Carignano pour qu'il puisse rentrer à San Giacomo retrouver les siens. Nous sommes ensuite passés au salon bleu du 1^{er} étage des appartements de Xavier et je retrouvais alors avec émotion cette pièce qui était autrefois la chambre de notre Bonne Maman Geneviève de Maistre.

Ce matin, après une nuit paisible, un petit déjeuner tranquille, un autre bon moment avec mon parrain, nous avons accueilli avant le repas de midi (encore un festin préparé par Caterina !) Terry et ma mère, venues en voiture depuis Tournon pour nous chercher. Ensuite ce fut Constance, venue spécialement à l'heure du café depuis San Giacomo pour nous dire au revoir. Jean et moi repartirons pour la France cet après-midi tandis Étienne va rester en Italie jusqu'au dimanche suivant, pour bien profiter de ses cousins et cousines.

Ces retrouvailles après notre marche ont encore été la digne occasion d'agréables réjouissances, d'embrassades, d'échanges de nouvelles, de petits cadeaux d'amitié : les liens ont toujours été forts entre nos familles malgré la chaîne des Alpes qui nous sépare. Et cette direttissima du 150^{ème} nous a permis de les renforcer encore plus.

Vive Chambéry ! Vive Turin ! Vive le Piémont !

Vivent les Maistre et la Savoie !

La direttissima du 150^e

Remerciements tous particuliers

Agnès Angleys

- Hébergement à Tournon & Chignin

Sylvie de Maistre

- Transport Tournon – Chambéry & Allevard – Le Guillet
- Transport de C.H. de Kermel du Guillet à Chignin
- Intendance & provisions de route

Charles-Henri de Kermel

- Accompagnement pédestre Chignin – Le Guillet

Sabine & Jean-Jacques Giraux

- Hébergement au Guillet

Jean Boniface

- Transport des sacs du Guillet à La Chevrette

Jean-Jacques Giraux & Jean Boniface

- Accompagnement pédestre La Chevrette – Périoule

Patrick & Stéphanie Loual

- Refuge de La Tuvrière

Louis & Véronique Damevin

- Refuge du Suffet

Maura Givone

- Polenteria La Ramasse – Moncenisio

Maria Abello & son fils

- Trattoria San Giorgio – Piosasco San Vito

Eppi & Constance Reviglio della Veneria

- Transport Carignano – San Giacomo
- Hébergement à San Giacomo

Guido Ridoni

- Transport San Giacomo – Carignano
- Accompagnement pédestre Carignano – Borgo Cornalese

Pierre & Lydia de Maistre

- Accueil à Borgo Cornalese

Xavier & Caterina de Maistre

- Hébergement à Borgo Cornalese

Terry Angleys

- Transport Borgo Cornalese – Tournon

La direttissima du 150^e

sans oublier toutes les autres personnes non mentionnées ici qui

- nous ont également aidés à préparer cette marche
- nous ont encouragés d'une manière ou d'une autre
- ont prié pour nous
- nous ont accueillis ici ou là
- nous ont servis à boire ou à manger
- et ont ri avec nous de notre épopée ...

*Pierre X. Angleys
Jean de Maistre
Étienne de Maistre*

10 Janvier 2017